N° 151 1er Avril 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'amitié des Saints au Ciel

L'amour du prochain pour Dieu est une suite nécessaire de l'amour de charité pour Dieu Lui-même. Le second précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », ressemble au premier et en dérive. Qui aime Dieu ne peut pas ne pas aimer ceux que Dieu aime. Cette extension de l'amour au prochain persévère évidemment dans le ciel.

La raison d'aimer le prochain en Dieu et pour Dieu, c'est que Dieu l'aime, que ce prochain est, avec nous et comme nous, ami de Dieu, héritier du ciel, cohéritier du Christ; il suffit même qu'il puisse le devenir, s'il ne l'est pas actuellement, pour que nous ayons le devoir de l'aimer. Cette raison se vérifie au ciel d'une manière éminente, pour tous les anges fidèles, pour toutes les âmes élues, déjà en possession de la gloire, successivement

pour toute âme qui aborde heureusement au rivage d'éternité; elle se vérifiera au dernier jour pour tous les saints dont le nombre sera désormais complet. Ami parfait de Dieu, chaque bienheureux est ami parfait de ces autres parfaits amis de Dieu que sont tous ses compagnons de gloire. La bienheureuse nécessité pour chaque élu d'être à jamais fidèle à Dieu garantit sa fidélité envers tous ses amis célestes.

La charité de la terre a un ordre. Saint Thomas explique admirablement comment doivent se régler nos prédilections ici-bas. Nous devons aimer plus ou moins les autres, selon qu'ils nous touchent de plus près ou qu'ils sont plus chers à Dieu, car c'est en Dieu et pour son amour que nous leur souhaitons, quoique à des degrés divers et d'un élan plus ou moins vif, le même bien divin (1). Que devient cet ordre au ciel?

L'ordre de la charité implique en tout état que Dieu soit aimé par-dessus tout. C'est au ciel qu'il se réalise parfaitement.

Quant à l'amour de nous-mêmes et du prochain, deux points de vue sont à distinguer. 1. — S'agit-il de *graduer l'amour par le bien souhaité à la personne aimée, ou qui plaît en elle*, nous aimerons mieux que nous-mêmes ceux que nous verrons meilleurs que nous, plus saints, plus aimés de Dieu, plus comblés de gloire et d'amour béatifique. Cette mesure diverse des dons célestes est l'effet de la justice et de la miséricorde infinies : Dieu répand la grâce comme il veut pour donner la gloire à tous les saints au-delà de leurs droits, mais il la donne à chacun selon ses mérites. Les élus voient cette justice et cette miséricorde, et en approuvent amoureu-

(1) II^{a} II^{ae}, q. 26, art. 6 et suiv.

sement les desseins et les œuvres. Il leur paraît souverainement bon, comme il l'est en effet, que Dieu traite ses amis de cette manière, « distribuant à chacun comme Il veut ». Ils veulent donc spontanément, sans nul effort, que chacun des élus ait la gloire qu'en réalité il possède, et habite, dans la maison du Père, celle des innombrables demeures qui lui est assignée. Ils se complaisent dans l'ordre de la Patrie. L'immutabilité même de cet ordre fait leur joie. Ils ne désireront pas, comme nous le désirons ici-bas, parvenir à un mérite supérieur qui leur assure un rang plus haut parmi les saints. Chacun est pleinement satisfait de sa gloire, et trouve sa mesure « tassée et débordante ». Nul ne peut vouloir autre chose au ciel que ce qu'y fait la volonté souveraine et très sainte à laquelle tous adhèrent parfaitement.

Cependant, à l'égard de l'intensité de l'acte, chacun s'aime plus lui-même que le prochain meilleur : l'intensité de l'acte d'amour vient du sujet qui aime, et la charité surnaturelle, par laquelle chacun s'aime soi-même et le prochain en Dieu, est donnée tout d'abord, au ciel comme sur la terre, pour nous ordonner nous-mêmes à Dieu, pour nous aimer nous-mêmes en Lui, en second lieu seulement pour aimer le prochain : ici-bas, en travaillant à le rendre ami ou plus ami de Dieu; au ciel, en approuvant la miséricorde divine à son égard.

2. — Quant à l'*ordre de notre amour pour les élus considérés entre eux*, le principe est posé qui le détermine. A parler absolument, explique saint Thomas, nous aimerons mieux les meilleurs, les plus saints. La subordination de notre âme à Dieu, c'est toute la vie éternelle. C'est donc par rapport à Dieu que seront déterminées nos prédilections. Nous aimerons mieux les saints plus proches de Dieu, les tenant pour plus proches de nous

aussi et plus unis à nous-mêmes. Ici-bas Dieu veut nous voir secourir d'abord ceux à qui la nature nous unit par des liens plus étroits. La charité surnaturelle, dans un cœur d'homme en marche vers l'éternité, épouse ces inclinations naturelles et suit cette pente. Nous aimons mieux ceux à qui nous devons témoigner plus d'amour effectif. Mais, au ciel, entre élus, il n'est plus de misère à soulager, ni de vide à combler, Dieu y est *tout en tous.*

Sans doute y aime-t-on à plus de titres ceux à qui l'on fut uni par les liens de la famille et du sang, par des attaches spirituelles ou des affinités spéciales. Tous les titres d'affection que peut avouer, reconnaître et sanctifier la charité surnaturelle subsisteront dans la patrie (1).

Toutefois ces motifs secondaires seront parfaitement subordonnés au motif principal et souverain de la *proximité à Dieu* (2).

Après Dieu et l'humanité du Sauveur Jésus, nous aimerons mieux, leur voulant une participation plus parfaite au bien divin, qu'ils possèdent en effet, la Très Sainte Vierge, notre Mère et Corédemptrice, et, selon leur ordre de sainteté, les élus : les anges dont les grandeurs de sainteté se proportionnent aux grandeurs de nature, et les âmes d'hommes « rachetés de la terre », que la gloire met parmi les anges au rang conquis, non par le génie, mais par le seul amour. Nous ne connaissons pas sur terre la place respective des saints parmi les anges, pas plus qu'il ne nous est donné de contempler l'ordonnance des chœurs angéliques; l'auteur de l'*Imitation* nous conseille prudemment de ne pas établir entre les saints de com-

(1) « Non enim cessabunt ab animo beati honestae dilectionis causae. » (S. Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 26, a. 13.)

(2) « Tamen omnibus istis rationibus praefertur incomparabiliter ratio dilectionis quae sumitur ex propinquitate ad Deum. » (Id., *ibid.*)

paraisons ni d'oser leur donner des préséances, comme si nous étions les arbitres de leur gloire, mais cet ordre, cette hiérarchie définitive où l'amour seul donne le rang, nous les connaîtrons parfaitement au ciel, et notre amour se nuancera de reconnaissance pour toutes les merveilles de grâce que nous verrons récompenser dans tous les élus, dont les plus ressemblants diffèrent entre eux plus que deux mondes fort dissemblables.

L'ordre de la charité ainsi compris ne fera rien perdre aux douceurs des prédilections et des intimités bénies de Dieu, qui règnent entre les époux, les enfants et les parents, les frères et les sœurs, ou qui joignent les amis de choix. Nul ne peut se flatter que ceux qu'il aime davantage, même d'une tendresse que la charité surnaturelle soumet à sa loi, seront les plus saints, les plus près de Dieu. Mais notre intimité avec le plus humble des saints, le plus petit des élus nous touchant de plus près, sera incomparablement plus douce, plus tendre, dans une absolue pureté, qu'elle ne l'est ici-bas avec ceux qui nous sont légitimement le plus chers.

Les tendresses nouvelles de charité qui se noueront au ciel avec des âmes plus élevées en gloire ne nuiront pas aux droits acquis et désormais consacrés. La jalousie ne pourra plus mordre sur les cœurs. Pas plus qu'une amitié d'élection, si intime qu'on la suppose, pourvu qu'elle reste dans l'ordre, n'offusque en nous les amitiés familiales (encore que parfois elles portent ombrage à ceux qui dans la famille nous aiment trop jalousement), les divines prédilections qu'entraînera la hiérarchie des saintetés ne nuiront en rien à la douceur du commerce avec les bien-aimés de la terre retrouvés au ciel.

Quant à ceux que nous aurons laissés sur la terre, nous les connaîtrons, nous les aimerons encore, nous serons leurs avocats, leurs intercesseurs, nous pourrons, selon qu'il plaira à Dieu, leur venir en aide.

« Le désir des bienheureux, dit Dieu à sainte Catherine, est de voir mon honneur réalisé en vous, pèlerins voyageurs, qui toujours courez vers le terme de la mort. Par conséquent, en même temps que mon honneur, c'est votre salut qu'ils désirent; aussi sans cesse me prient-ils pour vous. Autant qu'il est en moi, j'exauce leur désir, alors que dans votre ignorance vous résistez à ma miséricorde (1). »

Le zèle, le désir du salut des âmes subsiste donc chez les bienheureux. Mais, tandis que ce désir fait le tourment des âmes saintes ici-bas, les élus n'en souffrent pas. La vue des péchés et des résistances qu'opposent les pécheurs à la grâce du Seigneur cause dans les cœurs des amis de Dieu sur la terre une tristesse d'autant plus grande qu'est plus grand leur amour.

L'âme fixée et établie à demeure dans la volonté divine, dont elle épouse parfaitement les desseins, est soustraite par là même à toute peine. La miséricorde et son zèle ne sont plus des passions qui attristent, mais une bienveillance calme et sans trouble. Les saints du ciel voient resplendir les attributs divins dans la gloire des élus leurs frères, et aussi dans le châtiment que constitue l'impénitence actuelle ou définitive des pécheurs et la damnation des démons. Sainte Angèle de Foligno disait qu'elle ne voyait pas moins la gloire de Dieu dans le châtiment des damnés que dans la béatitude des élus.

Catherine de Sienne reçut de Dieu cette révélation : « Qui donc voit et comprend qu'en toutes choses créées et dans les créatures raisonnables, et dans les démons, resplendit l'honneur et la gloire de mon nom? L'âme dépouillée du corps et unie à moi, sa fin, le voit nettement, et dans sa vision elle connaît la vérité. En me

(1) *Dialogue,* ch. XI (41), trad. Hurtaud, I, pp. 133-134.

voyant, moi, Père éternel, elle m'aime. En m'aimant, elle est rassasiée; dans son rassasiement elle connaît la vérité, elle est fixée dans ma volonté, elle y est établie à demeure, de telle sorte que rien désormais ne peut lui causer de peine. Car en moi elle possède tout ce qu'elle désirait avoir. Elle désirait me voir, moi tout d'abord, et puis la gloire et l'honneur de mon nom. Cette gloire elle la voit pleinement réalisée dans mes saints, dans mes esprits bienheureux, dans les autres créatures, dans les démons..... Et, bien qu'elle voie l'offense qui m'est faite et dont auparavant elle éprouvait tant de douleur, elle n'a plus désormais de douleur, mais seulement de la compassion. C'est sans peine qu'elle m'aime et que sans cesse elle me prie, par charité, pour que je fasse miséricorde au monde (1)..... »

Une inquiétude pourtant nous reste. Nous tremblons ici-bas pour le salut d'êtres extrêmement chers, nous pleurons de les voir loin de Dieu, parfois nous les voyons mourir sans qu'un signe consolant nous ait été donné de leur retour à Dieu. S'ils sont perdus sans retour, comment notre bonheur pourrait-il être complet? Se peut-il que le céleste amour éteigne à jamais notre amitié pour eux? La charité du ciel rendrait-elle nos cœurs si cruels que de ne plus compatir à la misère, et comment, si cette compassion subsiste, ne serait-elle pas une souffrance, un deuil troublant notre joie? C'est sans doute une question que maint lecteur se pose. Peut-on lui donner, dans les perspectives de la foi, une réponse satisfaisante?

D'abord, nous ne devons jamais désespérer du salut de personne. L'ardeur même de nos désirs est, sinon une garantie infaillible, du moins un motif d'espoir. Il se peut que, même là où les apparences demeurèrent jus-

(1) *Dialogue*, t. I, pp. 282-283.

qu'au bout contraires, Dieu ait été vainqueur dans la dernière lueur de l'agonie, en cette lutte suprême et secrète où chacun est seul avec lui, et que l'âme, jusqu'alors rebelle et obstinée, se soit enfin rendue à l'Amour, car jusqu'au bout, lui aussi, l'Amour de Dieu s'obstine. Mais supposons le pire et qu'une âme, que de nombreuses âmes, actuellement chères à notre cœur, meurent dans l'impénitence et se damnent tandis que nous serons sauvés. Nous connaîtrons leur misère, non seulement en constatant leur absence du ciel, mais parce que, les élus connaissent d'une manière positive ce qu'est l'enfer et quelles âmes le péché y a précipitées (1). Mais de cette misère parfaitement connue nous n'aurons ni chagrin, ni compassion. Et voici la raison qu'en donne saint Thomas (2) :

La miséricorde des élus n'est pas une passion qui les attriste. C'est une volonté délibérée de faire du bien et de venir en aide à la misère sans faire tort à la divine justice. Vouloir le salut des pécheurs encore susceptibles de salut est sans préjudice de la divine justice, c'est vouloir la conversion encore possible. L'instinct de la charité nous y pousse; c'est toute la raison du zèle, sans tristesse ni passion, des saints dans la patrie, comme c'est la raison de la tristesse et du zèle douloureux des amis de Dieu sur la terre.

Mais les damnés sont désormais incapables de repentir, de conversion et donc de salut. Leur damnation irrémédiable est souverainement juste, et l'on ne pourrait refuser d'y souscrire et de l'approuver qu'en se rébellant contre l'éternelle justice. Attitude inconcevable dans une âme qui voit Dieu, qui voit sa justice resplen-

(1) Saint Thomas, Supplément, q. 94 (96), art. 1 : « Utrum beati qui erunt in patria videbunt poenas damnatorum. »

(2) Ibid., a. 2 : « Utrum beati compatiantur poenis damnatorum. »

dir dans le châtiment des pécheurs comme sa miséricorde éclater dans le salut des saints, qui voit la miséricorde à l'œuvre même en enfer, où les damnés ne sont pas punis autant qu'ils le méritent (1).

Non seulement donc les élus n'auront aucune tristesse de la damnation d'aucun pécheur, quel qu'il soit, pour cette raison commune qu'ils ne peuvent plus souffrir, mais ils ne voudront pas, même sans souffrance, la conversion désormais impossible des réprouvés (2). Ils ne voudront le soulagement d'aucun damné, car le damné est toujours incapable et se rend perpétuellement indigne de tout allégement. Si nous voyions ce qu'est, par sa faute, l'âme d'un damné, son obstination dans le mal, l'affreuse rébellion de son cœur contre Dieu, sa froideur glaciale pour ceux qu'il aimait encore, mais bien mal, ici-bas, l'horrible perfection de la haine dont tous les amis de Dieu, les élus seront l'objet de sa part, nous ne nous étonnerions plus de ne pouvoir plus l'aimer, ni souffrir d'un malheur dont, en définitive, il sera seul responsable.

Quand nous verrons, comme les saints du ciel, le droit imprescriptible de Dieu à être aimé par-dessus tout, le reste de scandale que cette doctrine laisse peut-être encore en nos cœurs, parce que notre charité est faible, tiède et mêlée, se dissipera comme un nuage aux rayons du soleil de midi. Il est déjà dissipé pour les saints.

Non, ceux qui, se séparant de Dieu par leur faute,

(1) C'est l'enseignement formel de saint Thomas : « Potest dici quod etiam in eis (damnatis) misericordia locum habet, in quantum citra condignum puniuntur » (Supplém., q. 99, a. 2, ad 1^m).

(2) « In futuro damnati non poterunt transferri a sua miseria. Unde ad eorum miserias non poterit esse compassio secundum electionem rectam. Et ideo beati qui erunt in gloria nullam compassionem ad damnatos habebunt. » (Suppl., q. 94 (96), a. 2.)

auront, du même coup, brisé avec nous tout lien affectueux, ne manqueront pas à notre bonheur. Mais la société des saints nous sera un surcroît de joie accidentelle qui embellira notre paradis et achèvera notre béatitude. Et aucun nuage n'assombrira cette amitié parfaite.

Pour notre épreuve, ici-bas, des personnes qu'il faut aimer, que nous aimons du reste spontanément avec tendresse, ont des défauts qui nous font souffrir. De notre côté, nous sommes pour elles, sans le vouloir ni même nous en rendre compte, une croix. Notre conduite les blesse, comme parfois leurs procédés nous meurtrissent. Des incompréhensions réciproques, des divergences d'opinion troublent la paix de personnes que tout devrait unir, parce qu'elles sont de même patrie, de même sang, appartiennent au même Ordre, portent le même habit, partagent le même idéal, les mêmes aspirations, le même désir du bien. La paix ne peut pas être parfaite ici-bas, parce que ces diversités d'appréciations sont inévitables. Jusque dans les familles, familles naturelles ou spirituelles, elles se glissent et ne peuvent pas être complètement éliminées ou réduites.

C'est pourquoi la charité doit être patiente, bénigne, oublieuse des torts et du mal, ne garder toujours vif que le souvenir du bien, tout croire, tout espérer, tout supporter.

Au ciel, cette épreuve de la charité sera terminée, toutes les âmes seront parfaites. C'en sera fini à jamais des aspérités, des défauts, conscients ou non, des heurts, des froissements et des malentendus. Nous n'aurons plus rien de fâcheux à oublier, d'offenses même involontaires à pardonner, de jalousies à craindre.

Ce qui nous sépare jusque dans les plus douces unions de cœur et de pensée, c'est que l'un tient pour utile et nécessaire au bien cherché en commun ce qu'un autre estime y être indifférent ou même opposé. La lumière

de Dieu projettera ses rayons assez loin pour faire évanouir ces divergences. Rien ne viendra donc mettre le moindre obstacle à la perfection de notre paix.

La communion des saints du ciel est toute rayonnante, joyeuse et triomphante. Nulle harmonie ne peut donner une idée de cette paix dans l'amour. On rêve d'entente, d'embrassement universel, de paix mondiale, de fraternité de tous les hommes. Il faut y tendre avec autant de prudence que de générosité. Mais il serait chimérique d'espérer faire disparaître ici-bas tous les conflits et prévenir toutes les causes d'opposition. Or, dans l'immense fraternité des âmes élues, plus vaste incomparablement que la société des créatures humaines peuplant le monde entier à un moment quelconque de sa durée, aucune cause de conflit n'est à redouter : Dieu et son Christ seront notre paix parce qu'ils seront notre commun amour, qu'ils seront tout en tous. La cité sainte est vision de paix parce que l'Agneau en est la lumière. Telle sera à jamais l'amitié des saints dans le ciel !

Et nous savons que tout progrès réalisé ici-bas dans la charité de Dieu et du prochain nous promet une participation plus intime à cette éternelle charité de la Patrie. Quel réconfort en cette conviction !

Empruntons, pour finir, à sainte Catherine de Sienne quelques passages où se trouve admirablement résumée la doctrine que nous avons essayé d'exposer d'après saint Thomas :

« L'âme juste qui achève sa vie dans la charité est enchaînée désormais dans l'amour et ne peut plus croître en vertu. Le temps est passé. Mais toujours elle peut aimer de la dilection qu'elle avait quand elle est venue à moi et qui est la mesure de son amour. Toujours elle me désire, toujours elle m'aime. Et son désir n'est ja-

mais frustré; elle a faim et elle est rassasiée, et, rassasiée, elle a encore faim, échappant ainsi au dégoût de la satiété comme à la souffrance de la faim.

« C'est dans l'amour que les élus jouissent de mon éternelle vision, et qu'ils participent à ce bien que j'ai en moi-même et que je communique à chacun selon sa mesure ; cette mesure c'est le degré d'amour qu'ils avaient en venant à moi.

« Parce qu'ils sont demeurés dans ma charité et qu'ils sont unis ensemble par la charité, soit générale, soit particulière, qui procède d'une seule et même charité, outre le bien universel qu'ils possèdent tous ensemble, ils jouissent aussi et sont heureux du bonheur d'autrui, ils participent par la charité au bien particulier de l'un et de l'autre.

« Les saints partagent la gloire et l'allégresse des Anges au milieu desquels ils sont placés, selon le degré et la qualité des vertus qu'ils pratiquèrent spécialement dans le monde, unis qu'ils sont avec eux par les liens de la charité. Ils participent tout spécialement au bonheur de ceux qu'ils aimaient sur la terre, plus étroitement, d'une affection à part... Cet amour, ils ne l'ont pas perdu dans l'éternelle vie : ils le gardent toujours. C'est lui qui fait plus abondante leur félicité, par la joie particulière que chacun ressent du bonheur de l'autre et qui s'ajoute pour tous deux à leur commune béatitude. D'ailleurs ce bonheur particulier ils ne sont pas seuls à en jouir entre eux : non, il est partagé par tous les bienheureux habitants du ciel, par tous mes fils bien-aimés, par toute la nature angélique. Dès qu'une âme aborde à la vie éternelle, tous participent au bonheur de cette âme, comme cette âme participe au bonheur de tous. Non que la coupe de leur félicité puisse s'agrandir ou ait besoin d'être remplie... elle est pleine et plus

grande ne peut être; mais ils éprouvent une ivresse, un contentement, une jubilation, une allégresse qui se renouvelle en eux par la vue de cette âme. Ils voient que par ma miséricorde elle a été enlevée de la terre, dans la plénitude de la grâce, et ils se réjouissent en moi du bonheur de cette âme, qu'elle a reçu de ma bonté. Cette âme à son tour est heureuse en moi et dans les âmes et dans les esprits bienheureux, en contemplant et en goûtant en eux la douceur de ma charité... (1) »

« O combien fraternelle est cette charité ! Comme étroitement elle unit à moi toutes ces âmes et toutes entre elles, puisque c'est de moi qu'ils la tiennent et qu'ils reconnaissent avec sainte crainte et parfait respect que c'est de moi qu'ils l'ont reçue! Cette considération les embrase d'amour pour moi, et en moi dès lors ils voient et connaissent la dignité à laquelle je les ai élevés. L'ange entre en communication avec l'homme, avec l'âme bienheureuse, et les bienheureux avec les anges, unis qu'ils sont par les liens de la charité. Chacun se réjouit du bonheur de l'autre, et tous ensemble exultent dans la possession de moi-même. C'est une jubilation, une allégresse sans tristesse, une douceur sans amertume, parce que dans leur vie et dans leur mort ils m'ont goûté, moi, par sentiment d'amour dans la charité du prochain (2). »

Fribourg.

B. Lavaud, O. P.

(1) *Dialogue*, I, p. 131-132.
(2) *Dialogue*, 148, t. II, p. 222-223.

Pensées sur l'Annonciation [1]

I

Allons tout de suite au plus profond du mystère de l'Annonciation. Il est certain que cette annonce qui est faite à Marie opère soudain en elle un grand changement, et non pas seulement dans sa vie, mais jusque dans tout son être. Elle-même paraît au premier moment surprise de ce qui lui arrive. Comme cependant tout en elle l'y prédisposait, nous la voyons sur-le-champ adaptée. Sa connaturalité avec l'ange annonciateur, son aisance dans ce miraculeux pourparler, sa compréhension du mystère annoncé, montrent bien qu'elle est tout de suite à la hauteur de l'événement. On a l'impression d'une vocation longuement préparée qui brusquement se révèle et commence de se réaliser en plénitude.

« Cette vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et qui elle-même a nom Marie (2) », toute jeune fille qu'elle est, adolescente encore et naguère une enfant, nous la voyons tout à coup singulièrement grandie par ce que détermine en elle le message qu'elle reçoit. Elle nous apparaît transfigurée et transformée dans « cet ouvrage de l'Esprit-Saint qui (sur l'heure) est

(1) Fragments d'une étude plus étendue où le mystère de l'Annonciation est considéré dans ses rapports avec la maternité de grâce.
(2) Luc, 1, 27.

conçu en elle (1) ». Un être devient pour toujours son fils unique, le même qui depuis toujours est celui du Très-Haut. C'est l'instant irrévocable et à jamais mémorable où la Vierge Marie est liée avec Jésus-Christ.

Cette liaison de la Mère avec son Enfant est cause de tout. Dans l'ordre de l'incorporation à Jésus-Christ il ne se peut rien imaginer de plus complet, car c'est dans toute l'acception, matérielle et spirituelle, que ces deux êtres font corps ensemble.

Entre eux se produiront « d'étonnants échanges ». Nous les étudierons plus loin. Mais nous devinons bien dès maintenant que l'enfant est ici plus fort que sa mère : elle le porte, mais lui la mène; elle le contient dans ses flancs, mais lui l'emporte en ses propres grandeurs. Saint Paul dira aux chrétiens qu'il leur faut « revêtir le Christ ». Or voici celle qui est chrétienne par excellence et plus que tous les chrétiens à la fois, parce qu'elle s'est trouvée avec le Christ dans une affinité absolument sans égale et qu'elle a été vis-à-vis de lui sa plus proche en humanité (2). On peut dire qu'ils se revêtent tous les deux l'un de l'autre : le Christ se revêt de sa mère, c'est évident, mais il est encore plus vrai que Marie se revêt du Christ en le concevant comme elle fait.

Lorsque saint Thomas veut dépeindre en toute vérité notre liaison à Jésus-Christ, telle qu'elle a été créée et déclarée par Jésus lui-même et prêchée par son Apôtre, il emploie des mots extrêmement réalistes. Il dit que nous sommes « la continuation » du Christ, qu'il y a une sorte d' « accouplement » entre lui et nous (3). N'ou-

(1) Matthieu, 1, 20.

(2) « Singularem affinitatem habuit ad Christum... Beata Virgo Maria propinquissima Christo fuit secundum humanitatem. » *Somme*, III^a, qu. 27, a. 4 et a. 5, concl.

(3) « Continuatio... copulatio... » III^a, qu. 62, a. 5 ad 1-3, a. 6 concl.

blions pas que saint Paul reporte à cette union du Christ avec ses membres en humanité la formule même de l'union conjugale : deux en une seule chair (1). Mais, qu'on y réfléchisse, appliqué à l'union du Christ avec sa mère, ce réalisme est vrai au-delà de toute expression. Sans métaphore on peut dire, à dater de l'Annonciation, que ces deux êtres ne font qu'un. Les textes mêmes de l'Évangile vont nous en donner la sensation : « Le petit et sa mère, l'enfant et la mère... », nous répètent-ils. La fiancée de Joseph sera désormais « la mère de Jésus », et Jésus « le fils de Marie (2) ».

Corporellement, spirituellement, il apparaît aux yeux de tous que ces deux personnes bénies entre toutes ne sont plus jamais l'une sans l'autre. Il va en être ainsi non seulement durant les neuf mois de la gestation, mais encore bien longtemps après, puisque les soins d'une mère et sa sollicitude ne sont qu'une gestation continuée et que Jésus restera jusqu'à son dernier soupir un véritable enfant pour sa mère. Une femme dans l'Évangile, mère elle aussi probablement, et qui voudrait avoir un fils pareil, a eu l'instinct de cette parenté sublime lorsque, « élevant la voix du milieu de la foule, elle a crié au fils de Marie : Heureux le sein qui t'a porté! heureuses aussi les mamelles que tu as sucées! » Sur quoi Jésus, ne récusant point un éloge qui proclamait en termes si réels sa liaison à sa mère, mais se contentant de le compléter : Bien mieux encore, suggère-t-il, et plus heureux qui m'a conçu dans son esprit et me porte amoureusement dans son cœur (3).

Il faut les deux choses en effet, et qu'à la liaison corporelle s'ajoute la spirituelle. Mais il est bien évident que

(1) Eph., v, 30-32.
(2) Marc, III, 31-33; VI, 3.
(3) Luc, XI, 27-28.

Marie a les deux, et je voudrais montrer que son Annonciation les lui confère.

Nous-mêmes — c'est encore saint Thomas qui parle — nous sommes incorporés au Christ et sacramentellement et mentalement (1). Nous adhérons au Verbe incarné, non pas seulement d'une manière toute spirituelle et comme de pur esprit à pur esprit, mais d'une façon plus entièrement humaine et par des voies et moyens de l'ordre sensible et corporel. C'est dans la logique même de l'Incarnation. Une grande force sortait de l'Homme-Dieu et avait de quoi nous guérir tous. « Cette vertu émanée du Christ nous est appliquée, dit saint Thomas, et par une foi et par des sacrements. » Il n'y a pas à disjoindre ces deux sortes de contacts, quoiqu'ils aient lieu « cependant très différemment, car le contact par la foi se fait au moyen de l'activité de l'âme, tandis que le contact par les sacrements se produit au moyen du corps et dans l'usage même de réalités extérieures (2) ». Dans cette précieuse conjonction tout s'entremêle et tout concourt : il faut du spirituel pour comprendre et recevoir le sacramentel, mais le sacramentel à son tour est véritablement signe et cause de spirituel.

Or quelque chose de cela se retrouve suréminemment dans ce premier contact de la Vierge avec le Christ. Le mystère de l'Annonciation, je voudrais qu'on le vît bien, opère en Marie à la façon d'un grand sacrement, en même temps qu'il lui fait faire ses plus grands actes spirituels, sa plus haute profession de foi au Christ. Et tous

(1) « Christo incorporamur sacramentaliter et mentaliter. » III^a, qu. 68, a. 2 concl.; qu. 69, a. 5 ad 1.

(2) « Virtus Christi copulatur nobis per fidem et sacramenta; differenter tamen, nam continuatio quae est per fidem fit par actum animae, continuatio autem quae est per sacramenta fit per usum rerum exteriorum. » III^a, qu. 62, a. 5 ad 1-3, a. 6 concl.

ces éléments réunis font que Marie est nôtre, comme saint Paul le dit de Jésus-Christ lui-même. Elle le devient par tout ce qui lui arrive de sacramentel en quelque sorte, elle le devient par tout ce qu'elle fait de spirituel à ce grand moment de sa vie.

II

Étudions un peu ce sacrement de l'Annonciation pour voir comment il tourne au profit de la maternité de grâce. Avant l'Annonciation on ne peut parler de sacrements dans l'existence et dans la sanctification de la Vierge : dès l'Annonciation on le peut.

La conception au sein de sa vénérable mère de la petite qu'on appellerait Marie n'avait évidemment rien de sacramentel : s'il a plu à Dieu de rendre cette conception immaculée et d'en faire même l'origine de tant de grâce, ç'a été en dehors de tout moyen sacramentel, tout au plus l'on peut dire en prévision prochaine de ce sacrement des sacrements qu'allait être l'humanité du Christ. Mais en revanche, dès la conception du petit Jésus au sein de la Vierge sa mère, voilà précisément que se forme cette sainte et sanctifiante humanité, et l'on peut dire que l'on entre aussitôt dans la voie des sacrements, puisque c'en est là le principe et la source. Le Verbe s'est fait chair, et désormais la plénitude de la divinité habite corporellement chez nous (1). Il n'est pas possible que cette action sacramentelle, que cette présence réelle du Fils de Dieu fait homme ne se fasse pas sentir premièrement et supérieurement sur la Vierge, déjà si sainte, qui lui donne en ce moment ce qu'il faut pour se faire homme.

(1) Jean, I, 14. Col., II, 9.

Saint Thomas a beaucoup insisté sur cette influence sacramentelle du Christ à l'égard de Marie sa mère. « Nous devons croire, dit-il, que dans cette conception même de la chair du Christ la perfection de l'enfant a débordé sur la mère (1). » Tout ce qui va constituer pour cette femme à l'âge de l'Annonciation la singularité de sa grandeur a lieu « par le moyen de la conception du Christ (2) » et lui vient « de la présence du Fils de Dieu incarné dans son sein (3) ». Elle ne sera si haute et si seule dans ses prérogatives d'être et de grâce que parce que « le Fils de Dieu lui aura été présent d'une manière singulière, l'ayant habitée non pas seulement dans l'âme mais aussi dans le sein (4) ».

En vérité, cette première formation de la chair sacrée du Sauveur dans la chair même de la Vierge est comme un sacrement qui va durer neuf mois, se prolonger même pendant trente ans sous la sainte réserve de la vie cachée. Il y a comme la matière du sacrement dans cette présence de l'enfant, d'abord pressentie par les signes habituels puis bientôt formellement ressentie par la charge même de la maternité. Il y a comme la forme du sacrement dans les paroles inspirées, celles de l'ange et plus encore celles de Marie elle-même, paroles qui décident de tout, donnent à l'événement tout son sens et réalisent ce qu'elles signifient. Et comme tout l'essentiel est accompli dans l'acte de l'Annonciation, c'est véri-

(1) « In ipsa conceptione carnis Christi... credendum est quod (immunitas peccati) ex prole redundaverit in matrem. » III^{a}, qu. 27, art. 3 concl. in fine.

(2) « Mediante conceptione Christi. » III^{a}, qu. 27, art. 3, ad 3.

(3) « Perfectio fuit in Beata Virgine ex praesentia Filii Dei in ejus utero incarnati. » III^{a}, qu. 27, art. 5, ad 2.

(4) « Singulari modo Dei Filius... in ipsa habitavit non solum in anima sed etiam in utero. » III^{a}, qu. 27, art. 4 concl.

tablement ce mystère même qui prend l'aspect auguste d'une opération sacramentelle et en a les effets (1).

Assurément une pareille opération qui fait Marie la mère du Christ ne peut être considérée sur le même plan que celles qui nous font, nous autres, membres du même Christ et progressivement nous incorporent et nous identifient à lui. Ce sacrement de l'Annonciation n'est, à proprement parler, ni un baptême, ni une confirmation, ni une ordination, ni une communion. Et cependant, si l'on approfondit, on voit bien que ce n'est pas sans rapport et que, par le fait même de sa liaison avec son Fils, *ex opere operato*, la Vierge est comme trempée et confirmée en lui, initiée à lui, ordonnée à lui et toute consommée en lui. Il y a là quelque chose qui évoque, en les dépassant, et nos initiations chrétiennes et nos ordinations sacerdotales et nos communions eucharistiques. Il est très juste et très beau de le penser.

Les mots de l'Apôtre rappelant aux chrétiens les sacrements reçus sont applicables éminemment à la Vierge. Nul en effet ne contestera qu'au jour de l'Annonciation elle ait été pour ainsi dire « baptisée en un seul Esprit pour faire un seul corps (avec le Christ et avec ceux qui sont en lui), ni qu'elle ait été imbibée du même Esprit du Christ (2) ». Ainsi « baptisée dans le Christ », il est

(1) Ce que nous disons là à la suite de saint Thomas n'est pas de la subtilité, mais l'expression d'un fait notable. Ce *corporaliter* à la base du *spiritualiter*, ce *sacramentaliter* à la base du *mentaliter* est une chose à retenir pour nos conclusions futures et nous fournira la preuve que Marie est physiquement l'instrument des miséricordes divines et que sa médiation est de nature et causalité physique entre Dieu et nous.

(2) I Cor., XII, 13. Le P. Prat dit qu'il faut voir dans la seconde partie de ce texte une allusion au sacrement de confirmation, le second des rites de l'initiation chrétienne, joint au premier primitivement.

bien évident qu'elle a « revêtu le Christ », qu'elle transcende nos races, nos conditions et nos sexes, que non seulement elle fait « partie du Christ », mais qu'en un sens véritable elle le contient tout entier puisqu'elle l'enfante et le met au monde (1). Il est même évident qu'étant devenue si étrangère au vieil homme et ayant si parfaitement revêtu le nouveau et s'y renouvelant sans cesse, elle n'est plus, la chère créature, ni de son temps ni de son milieu, mais tout en elle et pour tous le Christ (2). Ce n'est certes pas la sainte Vierge qui laissera inactif, ni qu'on aura sujet d'inviter à ranimer « ce don de Dieu qu'elle aura reçu » à l'heure de l'Annonciation, minute qui fut pour elle comme l'instant d'un sacre où elle se blottit sous le couvert et l'ombre fécondante de la vertu d'En-Haut ainsi qu'on fait sous une solennelle imposition des mains (3). Toute son activité au service de l'Incarnation gardera l'empreinte de cette première et définitive ordination, et sa maternité sera comme un sacerdoce.

Dans la régénération de notre humanité elle est la nouvelle Ève de laquelle est tirée le nouvel Adam : à cause de cela elle a autorité sur lui. Tout le Christ sera soumis à cette femme, mais elle se sauvera et nous sauvera par cette maternité sublime (4). Enfin, saint Thomas, toujours pourtant fort circonspect dans ses paroles, dit formellement que le mystère de l'Annonciation a quelque chose de nuptial, et que cette première liaison de la mère à l'enfant est bien faite « pour montrer qu'il se forme une sorte de mariage spirituel entre le Fils de

(1) Gal., III, 26-28.
(2) Col., III, 9-11.
(3) I Tim., IV, 14; II Tim., I, 6. Luc, I, 35.
(4) I Tim., II, 11-15. Luc, II, 51.

Dieu et la nature humaine qui est toute représentée en Marie (1) ».

III

Si telle est la haute portée, rituelle en quelque sorte et sacramentellement efficace, de l'acte de l'Annonciation, on ne peut que se faire une riche idée des effets qu'il opère et qu'il laisse après lui. D'autant qu'en un sens, avons-nous dit, le sacrement continue. « Le Puissant m'a fait de grandes choses et c'est pourquoi tout mon être le magnifie et se dilate en lui », chante Marie elle-même (2).

Pour nous aussi Dieu fait de grandes choses en nous liant à son Christ par le moyen des sacrements. Récapitulant ces magnifiques effets, saint Thomas dit que les sacrements nous font revêtir Jésus-Christ de deux manières. Par le caractère qu'ils impriment en nos puissances spirituelles, ils nous font prendre figure de Christ. Par la grâce qu'ils nous infusent jusqu'au fond de l'âme, ils nous font prendre forme vivante du Christ. Le caractère détermine une configuration, la grâce une entière conformité de vie (3). Ce caractère, qui fait de nous des membres incorporés, confirmés ou ordonnés, nous met en participation du sacerdoce de notre chef et nous adapte à sa religion : il nous donne de la capacité en lui, nous rattache ainsi à la grandeur de son être et donc, en un certain sens, à son union hypostatique. Quant à la grâce des sacrements, elle fait de nous des

(1) « Ut ostenderetur esse quoddam spirituale matrimonium inter Filium Dei et humanam naturam. » III[a], qu. 30, art. 1 concl. in fine.
(2) Luc, 1, 46-49.
(3) « Induere Christum per configurationem characteris et per conformitatem gratiae... » III[a], qu. 69, art. 9 ad 1 ; et passim.

sarments non seulement bien entés mais pleins de sève, des membres pénétrés de la vie du chef : elle est l'écoulement même de sa grâce capitale et formellement nous fait participer à l'autre grandeur de notre Christ qui est celle de sa vie spirituelle. Comparons avec ce qui se passe en Marie.

Plus haut (1) j'ai dit à dessein que je la voyais « transfigurée et transformée » dans ce Christ qui est plus à elle qu'à tout le monde à la fois et qui ne sera précisément à tout le monde qu'après avoir été à elle d'abord et longtemps et qu'à la condition d'être toujours donné par elle. C'est l'heure de bien remarquer en effet ce que cette bienheureuse conception confère à la très sainte Vierge et les deux mots que j'ai employés, ce me semble, ne sont point de trop pour le dire.

Ne perdons jamais de vue les deux grandeurs qui conjuguées à celles de son divin Fils sont au principe de tout le mystère de Marie, à savoir : sa dignité de Mère de Dieu et sa toute débordante plénitude de grâce (2). Or, chose admirable, c'est l'événement même de l'Annonciation qui nous fait connaître ces deux grandeurs et nous met tout à coup en face d'elles, dans le temps même où il fait exister la première et surabonder la seconde. Nous sommes ici à un point culminant de la destinée de notre Mère et nous n'en retrouverons plus d'aussi élevé, qu'au Calvaire à l'heure de la Compassion : tout le mystère est entre ces deux pôles.

Voici donc le moment précis où l'humble petite israélite est ordonnée Mère de Dieu. Donner l'être à un autre être a de quoi transfigurer de jeunes femmes et modifier

(1) Cf. page 18.
(2) Voir *Vie Spirituelle*, juin 1930.

leur existence. Mais ici comme tout est dépassé! Celle qui conçoit sait que l'être à qui elle va prêter du sien ne lui vient que de Dieu et ne se peut terminer que dans la divine hypostase du Fils de Dieu. Cette jeune mère se sent débordée. Notre configuration chrétienne pâlit, comparée à sa transfiguration inouïe dans ce Dieu qui devient vraiment son Fils. Par ce coup d'en haut tout son être à elle-même confine au divin. Elle se voit engagée dans une affaire divine et chargée de Dieu. Toute la dignité est là : avant, les événements ne faisaient que la préparer, sans que du reste la Vierge y songeât (1); après, aucun événement ne pourra rien y ajouter, pas même le couronnement de gloire qui à cet égard n'apportera aucune réalité nouvelle mais ne fera que révéler parfaitement ce qui existe et le « colloquer en son lieu », comme parle saint Thomas, pour l'épanouir en son rôle (2). Lorsque Marie prendra place au plus haut des cieux, sa dignité ne sera pas plus éminente qu'elle n'est dès maintenant, à l'instant que Dieu l'en investit dans la petite maison de Nazareth aussitôt qu'elle a dit oui. Au ciel la bienheureuse Vierge verra Dieu et sera plus en possession de se pencher vers nous. Mais aucune des prérogatives qui lui adviendront ne devra nous surprendre : sa dignité les appelait.

Par l'investiture de l'Annonciation Marie est grandie éternellement à la mesure même du Christ autant que peut l'être quelqu'un qui cependant n'est pas Dieu. Elle est le personnage de premier plan tout à côté du Verbe incarné. Elle se rattache à l'ordre même de l'Incarnation et elle est comme par la force des choses impliquée dans

(1) « Cum esset humilis, non tam alta de se sapiebat. » III[a], qu. 30, art. 1 ad 2.

(2) Suppl., qu. 93, art. 2.

l'union hypostatique. Étant celle qui conçoit et qui enfante l'Homme-Dieu et qui va être mêlée à toute l'existence et à toute l'activité de l'Homme-Dieu, jointe ainsi au Christ, elle en est tout ensemble la créature et la mère (1) : son ouvrage à lui plus qu'il n'est le sien, plus créée en lui que lui en elle (2), attirée par lui dans la sphère des réalités théandriques, véritablement « Théotocos », génératrice de Dieu dans l'humanité. A ce titre unique et dans cette situation hors de pair, elle est associée au sacerdoce et à la religion de Jésus. Qu'elle fasse figure de Christ, nul n'en pourra douter puisqu'il apparaîtra bientôt aux yeux de tous qu'ils sont même extérieurement le portrait l'un de l'autre. Tout cela est pour Marie d'une conséquence incalculable. Sa propre capacité humaine et féminine et maternelle en est immensément accrue. Sa grâce, ses actes, son mérite, tout est d'un ordre à part.

La grâce, précisément cette spéciale plénitude de grâce dont parle l'ange avec admiration et qui constitue l'autre grandeur de la Vierge, reçoit du présent mystère une sorte de confirmation et de consécration dans le Christ qu'on peut aussi appeler sacramentelles. Avant l'Annonciation, Marie avait déjà la grâce : elle l'a toujours eue, elle l'a eue originellement et surabondamment, par un privilège qui déjà n'était accordé qu'à elle et présageait sa mission insigne. Après l'Annonciation, elle l'aura encore en toute richesse et, de même que sa première grâce, celle-ci ne cessera non plus d'augmenter en sa sainte âme jusqu'à l'arrivée dans la gloire. Néanmoins, au cours de ce progrès incessant de la grâce en Marie,

(1) Le mot de Dante.
(2) Eph., II, 10.

l'Annonciation marque le moment unique où cette Vierge néophyte en maternité est littéralement, à cause de cela, « transformée » dans son enfant.

C'est que cet enfant est une richesse insondable. Il est le principe même de la grâce : par sa divinité il en est l'auteur, par son humanité il en est l'instrument de production et de diffusion parmi nous; plein de toute grâce, il conçoit et engendre toutes nos grâces et il vit d'avance notre vie spirituelle et nos états. Or nul n'est proche au même degré que Marie de ce Christ source de toute grâce, puisqu'il est pour le moment totalement enfermé en elle, et qu'il ne pourra dériver sur nous tous qu'à la condition qu'elle le mette au monde. De ce qu'elle reçoit et contient ainsi le Christ avant tout le monde et pour tout le monde, Marie a dû obtenir de lui une plus grande plénitude de grâce que tous les autres à la fois, et devenir plus chrétienne que tous les chrétiens ensemble (1).

Ainsi parle saint Thomas. Lui qui a fait preuve de plus de ménagements qu'il n'en fallait quant à la sanctification originelle de la Vierge, cette fois n'hésite plus. Et, comme pour compenser son hésitation première, il s'en va répétant qu'à partir du moment où Marie a commencé de concevoir la chair du Christ, par l'effet en elle de cette présence elle s'est trouvée entièremnt et absolument sanctifiée (2). Il dit que « par cette conception du Christ a été consommée en elle la grâce qui la confirmait dans le bien (3) ». Par ce grand contact physique il fallait, dit-il encore, que Marie « fût rendue pleinement

(1) III[a], qu. 27, art. 5 concl. et ad 1. Il faut lire dans le texte même ces pensées qui sont d'une densité extraordinaire.

(2) III[a], qu. 27, art. 3 concl., ad 1, 3; art. 4 concl.; art. 5 concl., ad 1.

(3) « In conceptione Christi consummata est ejus gratia confirmans eam in bono. » III[a], qu. 27, art. 5 ad 2.

conforme à son Fils, puisque c'est de toute sa plénitude à lui qu'elle recevait la grâce (1) ».

Mais je présume en outre que saint Thomas ne ferait pas difficulté de reconnaître à cette grâce de l'Annonciation une qualité qui de façon supérieure serait vraiment sacramentelle. Selon lui en effet la grâce des sacrements ne consiste pas simplement dans un afflux de grâces actuelles. Il y voit comme une adaptation de tout l'état de grâce, vertus et dons compris, aux exigences et aux obligations de notre vie dans le Christ. La grâce des sacrements est une espèce de christianisation de tout l'ordre et de toute la vie de la grâce. C'est pour cela que les sacrements qui impriment un caractère appellent si puissamment une grâce qui corresponde à ce caractère et qui soit en harmonie avec l'état dans lequel il nous place. C'est avec les grâces sacramentelles que Dieu compose la grâce des états chrétiens (2).

Or il n'est pas malaisé de se rendre compte que tout l'état de grâce en Marie est en fonction de la maternité dont elle est chargée. Donner le Christ au monde, voilà son état désormais. Toute sa mission sera de nous enfanter Dieu sous la forme où il sera le plus nôtre et nous deviendra tout à fait salutaire, sous les espèces d'un Christ rédempteur. « Nul doute, dit saint Thomas, que Dieu, qui l'a choisie pour cela, ne l'ait rendue par sa grâce parfaitement apte à cela, et c'est bien ce que lui dit l'ange : Tu as trouvé grâce auprès de Dieu, c'est pourquoi tu vas concevoir et enfanter un fils (3). »

En quoi consiste cette grâce découlant de l'Annoncia-

(1) « Ut Filio conformaretur de cujus plenitudine gratiam accipiebat. » III^a, qu. 27, art. 3, ad 1.

(2) Voir cette belle doctrine dans III^a, qu. 62 art. 2, qu. 65 art. 3, et dans le détail des sacrements, surtout des sacrements à caractère.

(3) III^a, qu. 27, art. 4.

tion, nous le verrons mieux par les effets qui vont s'ensuivre. Mais nous comprenons bien qu'en cette conjoncture Marie est plus jointe à Jésus-Christ que tous les baptisés et confirmés : toute sa jeunesse s'épanouit dans son Christ, elle se sent à tout jamais renouvelée en lui, elle reçoit de lui la sensation et le mouvement, c'est-à-dire le don de voir toutes choses à sa lumière et de se mouvoir par son instinct (1); en même temps elle est pleinement affermie en lui, et l'existence de son petit lui confère à elle-même une maturité qu'elle ne se connaissait pas (2). Mère nourricière de son enfant, elle prend bien conscience qu'il lui rend déjà plus qu'elle ne lui donne : elle a faim et soif de lui, elle se rassasie de lui, elle s'identifie à lui, plus que ne feront les plus fervents communiants (3). Et comme il est bien spécifié que ce Fils ne lui est donné que pour être dispensé à tous et reporté à Dieu, elle se sanctifie comme un prêtre, si proche du souverain prêtre que la grâce qu'elle en reçoit transcende toute grâce sacerdotale (4).

De toute évidence, c'est de cette présence réelle de son Fils et de la grâce qui en émane que va vivre à partir de maintenant la très sainte Vierge. Aussi longtemps que se prolongera la mission visible du Verbe incarné, Marie va demeurer sous l'influence de l'Annonciation : là est l'origine de toute sa spiritualité, de toute sa vie dans le Christ. La grâce du Sauveur triomphe en elle, et non plus par anticipation comme à l'âge de l'immaculée Conception, mais par effective et plénière dérivation. Nous pouvons être assurés de retrouver en Marie tout l'esprit de la sainteté du Christ et toute la plénitude de

(1) III^a, qu. 65, art. 1 ; qu. 62, art. 2 ; et passim.
(2) III^a, qu. 72, art. 5.
(3) III^a, qu. 65, art. 1.
(4) III^a, qu. 85, art. 1 ad 3, art. 4 ad 1.

sa force : mère admirable, elle va suivre son Fils dans toutes les voies où il va s'engager, l'accompagner dans la vérité de ses vertus et s'unir à ses mystères. « Quelle admirable communion que celle qui se fait de l'esprit, de la vie et des vertus de Jésus dans votre âme, ô ma divine Mère! Il me semble que vous n'êtes qu'un avec Jésus, tant il est en vous et vous consomme en lui... J'adore, ô Jésus, l'abondance des dons, la fécondité des grâces que vous mettez en elle pour toute votre Église (1). »

Avec quel sublime accent Marie peut dire, en attendant d'être « crucifiée avec le Christ : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi; à présent, ma vie dans la chair, c'est une vie dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimée et s'est livré à moi (2) ».

« Vivre pour elle c'est le Christ (3). » Mais, à l'encontre de l'Apôtre, elle n'est point tiraillée par deux désirs contraires : pour l'instant, il ne faut pas qu'elle aspire à s'en aller pour être avec le Christ, car demeurer dans la chair est nécessaire à cause de lui comme à cause de nous (4).

Ces deux grandeurs en effet, grandeur d'être et grandeur de grâce, qui à l'heure de l'Annonciation élèvent Marie si haut, cependant ne l'éloignent pas de notre pauvre humanité mais l'en rapprochent singulièrement. Et c'est de ce côté que je les regarde. Cette Incarnation, à laquelle Marie est vouée par sa maternité même, est « essentiellement réformatrice, comme dit saint Thomas, de la nature humaine en son entier (5) ». Et, d'autre part, cette grâce, que la très sainte Vierge a pour ainsi

(1) M. Olier, *Correspondance.*
(2) Gal., II, 20.
(3) Phil., I, 21.
(4) Phil., I, 23-24.
(5) « Est reformativa totius humanae naturae. » III[a], qu. 2, art. 11.

dire captée dans sa source, est « un trop-plein qui demande à s'écouler sur tous (1) ». Marie en a parfaitement conscience.

IV

Si grand que soit l'aspect en quelque sorte sacramentel du mystère, il n'est peut-être pas celui qui nous importe le plus. L'Annonciation nous en révèle un autre. Elle nous montre la très sainte Vierge entrant au service de l'Incarnation et se liant au Christ par des actes d'une étonnante portée spirituelle. On y voit comment elle a su coopérer parfaitement au don qui lui est fait, et pleinement en profiter. C'est l'heure où Marie prononce solennellement ses plus grands vœux et formule sa profession de foi chrétienne. Et c'est sans doute pour cela que toutes les générations auront le plus sujet de la proclamer bienheureuse (2), car c'est en cela qu'elles-mêmes seront le plus intéressées.

Sous cet aspect des choses il ne s'agit plus tant de la conception corporelle du Christ que de sa conception spirituelle, comme dans les âmes saintes (3), qui fera dire à Jésus lui-même que quiconque s'attache ainsi à lui est pour lui comme une mère (4). Dans l'acte même de l'Annonciation Marie apparaît clairement comme la plus excellente de toutes ces âmes qui devront concevoir spirituellement le Christ. A elle seule, à vrai dire, elle les résume toutes. Elle est l'humanité concevant en elle le Fils de Dieu. Dieu considère la Vierge comme telle et

(1) « Talem plenitudinem... quod redundaret in omnes. » III[a], qu. 27, art. 5 ad 1.
(2) Luc, I, 48.
(3) III[a], qu. 30, art. 1 ad 3.
(4) Matth., XII, 47-50.

traite avec elle en conséquence. Ceci n'est pas un mythe, mais la plus ample réalité.

Saint Thomas s'en explique en ces termes. On peut se demander, dit-il, s'il était si convenable que Dieu prît tant de soin d'annoncer à Marie ce qui allait s'engendrer en elle (1). Oui, répond-il, il était de toute convenance de révéler à Marie, bien distinctement comme a fait l'ange, qu'elle allait concevoir et enfanter le Christ : 1° Pour qu'un ordre convenable fût observé dans cette liaison du Fils de Dieu avec la Vierge, c'est-à-dire pour qu'elle fût bien instruite de lui en son esprit avant même qu'elle le conçût dans sa chair. De là ce mot de saint Augustin au livre *de la Virginité* : « Marie est plus heureuse de comprendre la foi au Christ que de concevoir la chair du Christ. » Et aussitôt après : « Sa liaison maternelle ne lui eût servi de rien si elle n'avait été plus heureuse de porter le Christ dans son cœur que de le porter dans sa chair. » 2° Pour qu'elle pût être un plus sûr témoin de ce sacrement quand elle en aurait été instruite d'une manière divine. 3° Pour qu'elle pût offrir à Dieu l'hommage volontaire de son obéissance, ce qu'elle s'empressa de faire en disant : « Je suis la servante du Seigneur. » 4° Pour qu'il fût bien montré qu'une sorte de mariage spirituel était contracté entre le Fils de Dieu et la nature humaine, et c'est pourquoi l'Annonciation révèle que le consentement de la Vierge était attendu comme s'il eût été celui de l'humanité tout entière (2).

Ainsi, on ne peut mieux dire à quel point la très sainte Vierge est nôtre en ce mystère et comment sa maternité corporelle est dépassée par sa maternité spirituelle. C'est parce qu'elle est engagée là en notre lieu et place à tous

(1) III*, qu. 30, prol.

(2) III*, qu. 30. sed c. et concl. : « Exspectabatur consensus Virginis loco totius humanae naturae. »

et qu'à ce titre elle devra être au milieu de nous immensément garante et servante du mystère, qu'il faut qu'elle en soit divinement informée et remplie d'une manière toute spirituelle. Par les faits eux-mêmes nous verrons que tout conspire à cette « information ». Les voix du ciel vont s'accorder avec celles de la terre pour la bien pénétrer de sa grandeur et de l'immensité du rôle qui lui incombe. Elle-même si modeste va chanter ses hautes prérogatives et ne pourra dissimuler les dimensions spirituelles de sa mission. Elle va dire des paroles, donner des consentements, faire des démarches, accomplir des actions, s'engager en des visitations, en des présentations, dont le retentissement est infini.

Et dans cette expansion magnanime de l'humble Vierge, deux grands offices vont se réaliser et se poursuivre parallèlement. L'Annonciation nous fait bien voir que la mère du Christ est effectivement celle qui va mettre toute notre humaine nature à la disposition du Fils de Dieu et celle qui va mettre le Fils de Dieu à la disposition de toute l'humanité.

Passe-Prest.

fr. R. Bernard, O. P.

La voie de la perfection
selon sainte Catherine de Sienne

S'il est une chose qui doive nous intéresser dans le plan providentiel, c'est le chemin de la perfection, tracé de toute éternité par Dieu. Tous les grands auteurs spirituels ont décrit l'itinéraire de cette ascension. Parmi eux quelques-uns l'ont plus particulièrement considéré dans ses rapports avec la Providence, c'est ce qu'a fait sainte Catherine de Sienne. Nous voudrions rappeler sur ce point les lignes principales de son témoigange reçu d'en haut.

Nous le choisissons ici de préférence à celui d'autres saints, parce que sainte Catherine de Sienne a une large vue de la réalité concrète, qui permet d'adapter facilement ce qu'elle dit aux besoins spirituels des personnes de toutes les conditions; elle a un langage qui, sans jamais cesser d'être très élevé, est *pour tous* des plus réalistes et des plus pratiques. Il se rapproche de la hauteur et de la simplicité de l'Évangile.

On a dit souvent qu'il y a une parfaite harmonie entre la doctrine de saint Thomas d'Aquin et celle exposée par sainte Catherine de Sienne dans ses extases, et écrite

au fur et à mesure qu'elle parlait par ses secrétaires en ce livre qui a été appelé le *Dialogue*.

S'il est un sujet où l'harmonie de ces deux doctrines apparaît de façon particulièrement frappante, c'est celui de la perfection chrétienne et de la voie qui y conduit selon le plan de la Providence. Pour nous en rendre compte, nous considérerons les points suivants :

1° En quoi consiste spécialement la perfection ?

2° Tombe-t-elle en un sens sous le précepte suprême, ou bien est-elle seulement de conseil ?

3° La lumière de la foi suffit-elle à la perfection chrétienne, ne faut-il pas avoir aussi la lumière du don de sagesse ? Et cette lumière est-elle normalement proportionnée au degré de charité ou d'amour de Dieu ?

4° Quelles purifications, selon le plan de la Providence, sont nécessaires pour arriver à la perfection ? Y arrive-t-on sans avoir traversé les purifications dites passives, sans avoir supporté avec patience et amour les croix de la sensibilité et celles de l'esprit ?

5° Toutes les âmes intérieures sont-elles appelées par la Providence à la contemplation infuse des mystères de la foi, sous la lumière du don de sagesse, et à l'union à Dieu, qui résulte de cette contemplation, et qui est fort différente des grâces extraordinaires telles que les révélations et visions ? En d'autres termes : selon le plan providentiel le sommet du développement normal de la vie de la grâce ici-bas ou le prélude normal de la vie du ciel est-il seulement d'ordre ascétique, ou d'ordre mystique ? Ce qui le caractérise est-ce notre activité propre sous la grâce ou plutôt notre docilité à recevoir les inspirations du Saint-Esprit ? Pour répondre à ces questions, nous procéderons par citations prises dans les chapitres du *Dialogue* où il est parlé directement de ces sujets.

I. — En quoi consiste spécialement la perfection chrétienne ?

Serait-elle surtout dans la mortification corporelle, ou bien dans les pratiques de piété, ou bien encore dans la connaissance des choses divines? Sainte Catherine de Sienne répond comme saint Thomas d'Aquin (IIª IIªᵉ, q. 184, a. 1) que *la perfection consiste spécialement dans la charité, principalement dans l'amour de Dieu et secondairement dans l'amour du prochain.*

Cette doctrine est nettement exprimée dans le *Dialogue*, ch. 11 (1), où on lit : « Je te l'ai dit déjà, si tu t'en souviens bien, il y a quelque temps, quand tu souhaitais de faire grande pénitence pour moi. « Que pourrais-je faire, disais-tu, que pourrais-je endurer pour vous, ô Seigneur? » — Et je te répondis dans ton esprit par ces simples mots : « Je suis Celui qui me complais à peu de paroles et à beaucoup d'œuvres, pour bien faire entendre que celui qui se contente de crier vers moi à son de voix : « Seigneur, je voudrais faire quelque chose pour « vous », comme celui qui pour moi veut bien mortifier son corps par de nombreuses pénitences, *mais sans renoncer à sa volonté propre*, a tort de croire qu'il m'est agréable..... *Moi qui suis infini, je suis en quête d'œuvres infinies, c'est-à-dire d'un sentiment infini d'amour* (2). Je demande donc que les œuvres de la pénitence et autres exercices corporels soient employés à titre de *moyens*, et qu'ils n'occupent pas dans l'affection

(1) Nous citons le numéro des chapitres selon la numérotation primitive, d'après une série unique, du ch. 1 au ch. 167, série généralement indiquée dans toutes les éditions postérieures et les traductions.

(2) Notre acte d'amour de Dieu est toujours fini en tant qu'il est l'acte d'une créature, mais il est infini par son objet et son motif.

la place principale. Si c'est là ce qu'on aime par-dessus tout, l'on ne m'offre plus que des œuvres finies. Il en sera comme de la parole qui n'est plus rien dès qu'elle est sortie de la bouche, si elle ne procède pas de l'affection intérieure de l'âme. C'est l'âme qui conçoit et engendre *la vertu* dans la vérité, et c'est par cette vertu intérieure que l'œuvre finie est unie à *l'amour de charité* (1). »

Autrement il n'y aura que le côté matériel de la perfection; l'âme et l'inspiration de la vie intérieure n'y seront plus. Il est dit au même endroit :

« On ne doit pas mettre sa fin dans la pénitence ou en tout autre acte extérieur, qui, je te l'ai dit, sont des œuvres finies... qu'il est sage parfois d'interrompre, soit par nécessité, soit par obéissance... (tandis qu'on ne doit pas interrompre la vie d'amour de Dieu). *Ces pratiques sont donc un moyen, non le principe... Mais elles me plaisent quand on y cherche un instrument, non le principe de la vertu.* » (Ces derniers mots montrent qu'il ne faut pas tomber dans l'autre extrême, en négligeant la mortification corporelle, pratiquée par tous les saints.)

« *La vertu*, continue le Dialogue, *est tout entière dans la charité éclairée de la lumière de la vraie discrétion.* Sans la charité elle est sans valeur. *Cet amour, la discrétion me le donne sans fin et sans mesure*, parce que je suis la souveraine et éternelle Vérité. Elle n'impose donc ni loi ni bornes à l'amour dont elle m'aime, mais, *à l'égard du prochain, elle le mesure à bon droit, selon l'ordre de la charité.* C'est dans l'ordre de la charité de ne pas se faire tort à soi-même, par le péché, pour rendre service au prochain. Quand il suffirait d'un seul pé-

(1) Nous citons la traduction nouvelle du P. Hurtaud, O. P., publiée chez Lethielleux, Paris, 1913, t. I, pp. 40-42, ch. 11.

ché... pour produire une action de grande importance, ce ne serait pas d'une charité ordonnée avec discrétion de le commettre...

« Voici l'ordre qu'impose la sainte discrétion. *L'âme dirige toutes ses puissances à me servir virilement en toute générosité, et l'amour qu'elle a pour le prochain est tel qu'elle est prête à donner la vie du corps pour le salut des âmes,* et mille fois, s'il était possible. Il n'est point de peines et de tourments qu'elle ne soit disposée à subir pour assurer à autrui la vie de la grâce. »

Voilà en quoi consiste spécialement la perfection chrétienne, principalement dans l'amour généreux de Dieu, et secondairement dans l'amour non seulement affectif, mais effectif, du prochain.

C'est pourquoi Catherine de Sienne aime à dire que la charité vivifie toutes les vertus (1), qu'elle rend leurs actes méritoires de la vie éternelle (2), qu'elle est comme la mère de toutes les vertus, qu'elle est le vêtement nuptial des serviteurs de Dieu (3), et que, plantée dans la terre de l'humilité, elle est comparable aussi à un arbre qui élève vers le ciel ses fleurs et ses fruits nombreux, fruits de vie pour l'éternité (4). La sainte insiste souvent sur ceci que l'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu, qu'il en est le rayonnement, le signe, la preuve certaine, et que le zèle des âmes inspire toutes les vertus (5). Elle ajoute aussi qu'on ne peut aimer efficacement le prochain que pour Dieu et en Dieu. « *L'amour du prochain est comme le vase qu'on remplit à la fontaine.* Si on le retire de la source pour

(1) Ch. 4 et 6; I, 12, 25, 26.
(2) Ch. 3 et 4; I, 9, 10, 15.
(3) Ch. 1; I, 4.
(4) Ch. 9; I, 35.
(5) Ch. 6 et 7, 89, 90; t. I, 20, 24, 29, 311-314.

boire, il est bientôt vide. Mais si on le tient plongé dans la source, on peut y boire toujours, il demeure toujours plein (1). »

Voulez-vous qu'une amitié dure, voulez-vous vous désaltérer longtemps à cette coupe : laissez-la toujours se remplir à la source d'eau vive, autrement elle ne pourra plus répondre à votre soif.

C'est exactement la même doctrine que celle que nous trouvons dans la Somme Théologique de saint Thomas : Pour lui la perfection consiste spécialement dans la charité, qui vivifie toutes les vertus et nous unit à notre fin dernière, à Dieu auteur de la grâce, en nous le faisant aimer plus que nous-mêmes et par-dessus tout, en nous faisant aussi aimer pour lui tout ce qui mérite de l'être.

Sans la charité rien ne vaut pour la vie éternelle; *la science*, même celle des choses divines, *n'est fructueuse que par son union à l'amour de Dieu* (2). Elle peut être empoisonnée par l'orgueil, dit la sainte, et *souvent elle obtient plus de lumière par la prière que par l'étude*, de cette lumière de vie, très simple et très haute, principe de la contemplation, qui unifie le savoir et le rend fécond.

II. — La perfection et le précepte de l'amour

Cette perfection, qui consiste spécialement dans une haute charité, tombe-t-elle sous les préceptes, ou est-elle seulement de conseil?

Saint Thomas a enseigné qu'elle tombe sous le précepte suprême, non pas comme matière ou chose à réaliser immédiatement, mais *comme la fin vers laquelle*

(1) Ch. 64; I, 214, 216.
(2) Ch. 85 et 96; I, 292, 295, 346, 347.

tous les chrétiens doivent tendre, chacun selon sa condition, celui-ci dans la vie religieuse, celui-là dans la vie du siècle (1). Le Docteur Angélique dit expressément que la perfection chrétienne consiste *essentiellement* dans l'accomplissement généreux *des préceptes*, surtout des deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, et qu'elle n'est qu'*accidentellement* dans la pratique effective des *trois conseils* de pauvreté, chasteté absolue et obéissance, comme en des moyens d'arriver plus sûrement et plus promptement à la perfection de l'amour de Dieu, perfection qui reste encore accessible dans l'état de mariage, au milieu des occupations du monde, comme le montre la vie de plusieurs saints (2).

C'est la même doctrine que nous trouvons chez Catherine de Sienne. Son *Dialogue* montre que *le précepte suprême n'a pas de limites*, car il est ainsi formulé : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit » (Luc, x, 27). Cette loi d'amour n'oblige pas seulement jusqu'à un certain degré, au delà duquel il n'y aurait plus qu'un conseil de charité; mais tout chrétien doit tendre à la perfection de l'amour. On lit dans le *Dialogue* : « Tu vois quel est le devoir pour toute âme. Il faut qu'elle m'aime, Moi, d'un amour sans mesure (3). » Et même sainte Catherine dit nettement que, bien qu'on puisse observer les préceptes sans pratiquer effectivement les trois conseils évangéliques, *on ne peut pas accomplir parfaitement les préceptes sans avoir l'esprit des conseils*, l'esprit de détachement des créatures, qui ne fait qu'un avec l'amour de Dieu qui doit toujours grandir en nous.

(1) II^{a} II^{ae}, q. 184, a. 3, c; et ad 2.
(2) Ibidem.
(3) Ch. 11; I, 43.

La sainte l'explique fort bien par ces paroles du Seigneur (ch. 47) : « Comme les conseils sont liés aux commandements, *personne ne peut bien observer les commandements sans observer les conseils, au moins spirituellement.* Si l'on possède les richesses du monde, on doit les posséder avec humilité, non avec orgueil, comme *une chose prêtée* et non comme une chose dont on aurait la pleine propriété, ainsi que ma Bonté les met à votre disposition pour *votre propre usage.* Vous ne les avez qu'autant que je vous les donne et que je vous les conserve, et je ne le fais qu'autant que je le juge *utile à votre salut.* C'est donc ainsi que vous devez en user;... en observant l'esprit des conseils, en retranchant le venin de l'amour désordonné (1). » Nous devons en user comme n'en usant pas, avait dit saint Paul. C'est là « *posséder les biens du monde, en seigneurs et non en esclaves* », sans s'asservir à eux, comme l'avare à son trésor (2). Ainsi en tout état, on se conduira de façon à gagner la vie éternelle, et l'on grandira chaque jour dans la charité, comme le précepte suprême le demande, et comme la communion eucharistique nous le permet, en fortifiant notre âme suivant la mesure de son désir (3).

En suivant cette voie, même au milieu du monde, l'âme pourra arriver à la perfection de la charité, à un

(1) Ch. 47; I, 159, 160 — et ch. 147; II, 215.

(2) C'est ainsi qu'un saint François goûtait la beauté des paysages de l'Ombrie, et que les grands contemplatifs des Pays-Bas, comme Ruysbroeck, jouissaient du charme indéfinissable des pays flamands, de leurs grandes plaines silencieuses d'un vert si tendre et si varié qui ne se retrouve pas ailleurs, de leurs drèves aux grands peupliers agités par le vent.

C'est ainsi encore que les peuples d'Orient jouissent la nuit de la beauté du ciel étoilé, suivent la marche des planètes, à travers les étoiles fixes, et lisent les heures sur cette grande horloge des cieux. *Cœli enarrant gloriam Dei.*

(3) Ch. 2; I, 7, 8, 220; — ch. 110; II, 4.

amour de Dieu et des âmes très pur et très fort, qui lui permettra, dit la sainte, d'accepter injures, mépris, affronts, moqueries et persécutions pour l'honneur de Notre-Seigneur et le salut du prochain (1).

III. — La Perfection et la lumière du don de sagesse dans l'oraison : Les visites du Seigneur

Pour atteindre cette haute charité en laquelle consiste spécialement la perfection chrétienne, suffit-il d'avoir la lumière de la foi et de prier vocalement ? ne faut-il pas recourir aussi à l'oraison mentale où le Saint-Esprit éclaire l'âme par lumière de ses dons ?

La sainte nous dit : la prière est un des grands moyens d'arriver à la perfection (2). *Fondée sur la connaissance de Dieu et de soi-même, la vraie prière consiste dans l'ardeur du désir* (3). La prière vocale doit être accompagnée de la mentale, autrement elle serait un corps sans âme (4). *Et il faut quitter la prière vocale pour la mentale, quand Dieu y invite.* On lit dans le *Dialogue* (ch. 66) : « L'âme doit unir aux paroles qu'elle prononce la connaissance de moi et d'elle-même. Ainsi de la prière vocale imparfaite, *elle arrivera, avec de la persévérance dans cet exercice, à l'oraison mentale parfaite.* Mais si elle vise simplement à réciter un certain nombre de formules, et si la prière vocale lui fait négliger l'oraison mentale, elle n'y arrivera jamais... *Qu'elle soit attentive lorsque je visite son esprit d'une manière ou d'une autre.* Tantôt je lui enverrai ma lumière, pour qu'elle *se con-*

(1) Ch. 76 et 77; I, 258, 262; — ch. 159; II, 284.
(2) Ch. 65; I, 217, 218.
(3) Ch. 66; I, 220, 226.
(4) Ch. 66; I, 221.

naisse mieux elle-même et conçoive un *vrai repentir* de ses fautes; tantôt je lui ferai *largesse de ma charité*. D'autres fois, je placerai devant son esprit, de différentes manières, *la présence de ma Vérité*, suivant qu'il me plaît, ou selon que l'âme l'avait elle-même désiré... *Aussitôt qu'elle est avertie dans son esprit des approches de ma visite, elle doit abandonner la prière vocale*, quitte à la reprendre, si elle en a le temps, quand l'oraison mentale est terminée. Exception pourtant doit être faite pour l'office divin, que les clercs et religieux ont l'obligation de réciter... Si, à l'heure consacrée à cette récitation, ils sentent leur esprit attiré et élevé par le désir, ils doivent prendre leurs dispositions pour dire l'office avant ou après... Ainsi, avec de l'exercice et de la persévérance, *l'âme goûtera l'oraison véritable et se nourrira du sang de mon Fils unique*. C'est ainsi que quelques-uns participent spirituellement au corps et au sang du Christ, bien que non sacramentellement, en communiant à la divine charité, qu'ils goûtent par le moyen de la sainte oraison, peu ou beaucoup, suivant le désir de celui qui prie. Celui qui y apporte peu trouve peu. *Celui qui apporte beaucoup reçoit beaucoup. Plus l'âme s'applique à recueillir sa puissance affective et à l'unir à moi par la lumière de l'intelligence, plus elle connaît.* Qui connaît davantage, aime davantage, et qui aime davantage, goûte davantage (1). »

Sainte Catherine de Sienne montre bien comment ceux qui sont parvenus à l'état d'union sont éclairés dans leur intelligence, par une lumière surnaturelle infuse :

« *Le regard de leur intelligence*, dit-elle (2), *se porte alors vers moi, pour contempler ma Divinité, emportant*

(1) Ch. 66; I, 224-226.
(2) Ch. 160; II, 290-292.

à sa suite la volonté qui s'unit à moi pour s'y nourrir. Cette vue est une *grâce infuse* que j'accorde à l'âme qui m'aime et me sert en toute vérité. » C'est ainsi qu'on dit communément qu'un saint Thomas a reçu plus de lumière dans l'oraison que dans l'étude (1). C'est la contemplation infuse, dont parlera saint Jean de la Croix, et qui est accordée généralement, dit-il, aux avancés et aux parfaits (2). La sainte ajoute : « *C'est cette lumière infuse que possédaient les Docteurs, les Confesseurs, les Vierges et les Martyrs, qui tous en furent éclairés. Et chacun l'a reçue de manière différente, suivant que le demandait son propre salut ou le salut du prochain... Cette lumière surnaturelle est donnée par grâce aux humbles qui veulent la recevoir...* mais les orgueilleux s'aveuglent à cette lumière ; leur orgueil et le nuage de l'amour-propre cachent pour eux cette clarté... C'est pourquoi ils ne goûtent de l'Écriture que la lettre, à force de compulser des livres; ils n'en savourent pas la moelle, parce qu'ils sont privés de la lumière qui l'a composée et qui aussi en révèle le sens (3). »

On voit que cette lumière de vie, qui est celle du don de sagesse, est normalemnt donnée, comme l'avait dit

(1) Cela ne veut pas dire que dans l'oraison saint Thomas a acquis la science d'une nouvelle conclusion, d'une thèse nouvelle. Cela veut dire que *parmi les principes,* que le saint docteur était habitué à contempler, *certains dans l'oraison apparaissent de toute leur élévation,* comme les plus hauts sommets qui éclairent toute la doctrine. C'est par exemple dans l'oraison qu'apparaît toute l'élévation et l'universalité du principe formulé par saint Thomas, I^a^, q. 20, a. 3 : « *Comme l'amour de Dieu est cause de la bonté des créatures, nul ne serait meilleur qu'un autre, s'il n'était plus aimé par Dieu.* » Ce principe contient virtuellement tout le traité de la prédestination et celui de la grâce, qui n'en sont que des corollaires.

(2) Saint Jean de la Croix, *Nuit obscure,* l. I, c. 14, début : « Les progressants ou avancés se trouvent dans la voie illuminative, c'est là que Dieu nourrit et fortifie l'âme par *contemplation infuse.* »

(3) *Dialogue,* ch. 160.

saint Thomas (1), à un degré qui correspond à celui de la charité. Ce qui fait dire à la sainte (ibid.) : « *Avec cette lumière on aime*, parce que l'amour suit l'intelligence. Plus on connaît, plus on aime, et plus on aime, plus on connaît. *Amour et connaissance s'alimentent ainsi l'un l'autre réciproquement* (2). » Si ceux qui écrivent sur Raphaël et Michel-Ange ne négligent rien pour approfondir leur sujet, nous ne devons évidemment rien négliger pour approfondir l'Évangile et pour vivre vraiment de la sainte Messe !

Il est dit ailleurs, au ch. 28 : « *La joie que ressent celui qui suit la voie véritable, nulle langue ne la peut dire*, aucune oreille ne peut l'entendre, il n'est point d'œil qui la puisse voir, car celui-là possède et goûte déjà le bien qui est préparé pour la vie du ciel (3). » « Est quaedam inchoatio vitae aeternae », avait dit saint Thomas (4).

Cet état d'union est décrit au ch. 89, où il est tout à fait distingué des visions et révélations, dont il est parlé ch. 70. En lui s'unissent *la connaissance vécue de notre indigence et la connaissance quasi expérimentale de l'infinie bonté de Dieu;* elles sont, dit la sainte, comme le point le plus bas et le point le plus élevé d'un cercle qui grandirait toujours jusqu'à notre entrée au ciel (5). Cette belle image montre combien ces deux connaissances expérimentales de soi-même et de Dieu sont unies, et diffèrent d'une connaissance abstraite et spéculative.

(1) I^{a} II^{ae}, q. 68, a. 5. Les dons sont connexes avec la charité et se développent avec elle; le don de sagesse a un rapport plus intime avec elle (Cf. I^{a} II^{ae}, q. 45, a. 2, 3, 4, 5).

(2) Ch. 161; II, 295.

(3) Ch. 28; I, 95.

(4) I^{a} II^{ae}, q. 24, a. 3, 2^{m}.

(5) *Dialogue*, ch. 89, I, p. 307; ch. 3, p. 12; ch. 72, p. 245.

Nous sommes ici au cœur même de la vraie vie spirituelle.

« En s'exerçant et en progressant encore dans la connaissance d'elle-même, est-il dit en ce chapitre, *l'âme apprend à se mépriser*, à se haïr parfaitement, *en même temps qu'elle arrive à une vraie connaissance de ma Bonté, où s'enflamme son amour*. Elle commence dès lors à unir et à conformer sa volonté à la mienne et à éprouver en elle-même une joie et une compassion toute nouvelle. La joie qu'elle ressent en elle c'est de m'aimer;... et en même temps elle s'afflige avec amour de l'offense qui m'est faite et de la perte du prochain... Elle se désole de ne pouvoir rendre honneur et gloire à mon nom comme elle le voudrait, et dans l'angoisse de son désir, elle trouve délicieux d'être admise à *se rassasier à la table de la sainte Croix, pour ressembler à l'Agneau sans tache, humble et patient, mon Fils unique* (1). »
Nous sommes ici au centre du mystère de la Rédemption.

La contemplation que comporte cette union à Dieu, qui caractérise la pleine perfection de la vie chrétienne, est bien une contemplation *infuse*, car il est dit, ch. 60 fin, et 61 : « Si mes serviteurs rougissent de leur imperfection, s'ils se mettent à aimer la vertu, s'ils arrachent avec une sainte haine la racine de l'amour-propre spirituel qui est en eux..., *alors ils me seront si agréables... que je me manifesterai à eux*... En plus de la manifestation commune, mes amis goûtent et connaissent, ils éprouvent, *ils sentent par expérience ma charité au fond de leur âme*. La seconde manifestation de ma charité a lieu, dans l'âme même, quand je me révèle moi-même à elle par sentiment d'amour... Quelquefois même je me révèle à l'âme en lui donnant l'esprit de prophétie (2). »

(1) Ch. 89; I, p. 307, sq.
(2) Ch. 60 et 61; I, p. 202-204.

Mais, on le voit par le ch. 70, cette dernière faveur n'est plus normale, elle est extraordinaire.

IV. — Les épreuves providentielles et l'union a Dieu

Cette union à Dieu dont nous venons de parler suppose manifestement la mortification ou purification active, que nous devons nous imposer à nous-mêmes pour faire mourir en nous la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie. Suppose-t-elle aussi des purifications passives ou l'acceptation patiente et généreuse de la croix?

Bien certainement. La doctrine exposée par sainte Catherine de Sienne est des plus nettes sur ce point, quand elle parle de la tentation, des tribulations des justes, et des différentes sortes de larmes fort distinctes les unes des autres, suivant qu'elles procèdent soit de l'amour-propre, soit du pur amour.

Aux tentations l'âme peut toujours résister par la vertu du sang du Sauveur. Dieu ne commande jamais l'impossible. Ces tentations, lorsqu'on y résiste, nous font mieux connaître et nous-mêmes et la bonté de Dieu, et elles fortifient la vertu (1).

De même Dieu nous envoie des tribulations pour nous purifier de nos fautes et imperfections et nous mettre dans la nécessité de grandir dans son amour, lorsqu'il n'y a plus pour nous d'air respirable qu'en Lui (2). La manière d'accueillir ces épreuves est la pierre de touche de la perfection de l'âme (3).

(1) Ch. 43; I, p. 142; — ch. 59; II, p. 197; — ch. 165; II, p. 316, 317.
(2) Ch. 24; I, p. 82; — ch. 45; I, p. 153, sq.; — ch. 144 et 145; II, 197, 201-207.
(3) Ch. 95; I, p. 340, sq.; — ch. 141; II, p. 173-175.

Alors peu à peu, après les larmes stériles de l'amour-propre, après celles de la crainte servile qui redoute le châtiment plus que le péché, l'âme finit par connaître les larmes du pur amour, comme il est dit au ch. 89 : « *Lorsque l'amour sensitif a été vaincu* (par la mortification et les premières épreuves), *il reste l'amour-propre spirituel, avec ce besoin égoïste de consolations spirituelles*, qu'elles viennent de moi directement ou de quelque créature aimée d'une affection spirituelle. Quand donc l'âme éprouvée se voit privée de ce qu'elle aime, des consolations, soit intérieures qui viennent de Moi, soit extérieures, qui lui viennent des créatures, et qu'elle se trouve en butte aux tentations ou aux persécutions des hommes, son cœur est en souffrance. Aussitôt les yeux, qui sympathisent avec la douleur et la peine du cœur, se mettent à pleurer. Ce sont des *larmes de tendresse et de compassion que l'âme répand sur elle-même*, d'une compassion spirituelle, il est vrai, mais qui n'en procède pas moins de l'amour-propre... Mais en progressant encore dans la connaissance d'elle-même, elle apprend à se mépriser et à se haïr parfaitement... et *elle en arrive à ne s'affliger vraiment et profondément que de l'offense faite à Dieu et de la perte des âmes*... Alors, ses yeux répandent les larmes du pur amour...; elle est tout ensemble *bienheureuse et affligée*, bienheureuse à cause de l'union qu'elle a avec moi, en goûtant l'amour divin, et affligée par l'offense qu'elle voit faire à ma Bonté et à ma Grandeur qu'elle contemple et savoure dans la connaissance d'elle-même et de moi. Cette affliction ne fait pas obstacle à l'état d'union (1). » Elle rappelle l'affli-

(1) Ch. 89; I, p. 306-309. Voir aussi le ch. 91 sur les larmes de feu, tout intérieures, que pleurent les saints qui, à la vue de la perte

tion de Notre-Seigneur qui s'unissait, même sur la croix, à la paix parfaite (1).

Les purifications qui conduisent à cet état d'union sont manifestement, on le voit, les purifications passives dont parlera si longuement saint Jean de la Croix; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire le ch. 24 : *De quelle manière Dieu coupe les rameaux vivants unis au cep pour leur faire porter beaucoup de fruit*; de même le ch. 43 : De l'utilité des tentations, le ch. 45 : Quels sont ceux à qui ces épines ne font aucun mal, et encore le ch. 20 : Comment sans les tribulations supportées avec patience, il est impossible de plaire à Dieu.

V. — Conclusion : L'Appel général

Que conclure? Les textes que nous venons de citer le montrent assez clairement : L'union à Dieu, en laquelle consiste normalement la pleine perfection de la vie chrétienne, n'est pas seulement une union active, fruit de notre activité personnelle, aidée de la grâce commune; c'est aussi une union passive, fruit de la docilité au Saint-Esprit, aux divines inspirations des sept dons, qui grandissent normalement avec la charité.

des âmes, ne peuvent verser les larmes des yeux, qui leur seraient un soulagement.

Il y a ainsi cinq sortes de larmes (cf. trad. Hurtaud, t. II, p. 154) :

1° *Larmes des mondains* sur la perte des biens de ce monde;

2° *Larmes des esclaves,* dominés par la crainte servile, et qui pleurent sur le châtiment qu'ils ont encouru;

3° *Larmes des serviteurs mercenaires,* qui pleurent sur le péché, oui, mais aussi sur la perte des consolations;

4° *Larmes des parfaits,* qui pleurent sur l'offense faite à Dieu et la perte des âmes;

5° *Larmes des très parfaits,* qui, de plus, pleurent sur leur exil, qui les prive de la vue de Dieu et de l'union indissoluble avec lui.

(1) Cf. S. Thomas, III*, q. 46, a. 8.

Ainsi l'âme arrive normalement à une manière contemplative de prier, de lire l'Écriture, d'assister à la messe, en contemplant toujours plus profondément la valeur infinie du sacrifice de l'autel, qui perpétue en substance celui de la Croix. Elle arrive à une manière contemplative d'exercer l'apostolat, sans perdre l'union à Dieu, mais au contraire en la conservant, pour la donner aux autres.

A cet état d'union toutes les âmes intérieures sont-elles appelées? — Sainte Catherine ne répond-elle pas à cette question en expliquant, au ch. 53, les paroles de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et des fleuves d'eaux vives couleront de sa poitrine* (Jean, VII, 37)?

« Tous, dit le *Dialogue*, vous avez été appelés, en général et en particulier, par ma Vérité, mon Fils, lorsque, plein d'un ardent désir, il criait dans le temple : « *Qui a soif vienne à moi et boive* (1) »... Ainsi vous êtes invités à la source d'eau vive de la grâce. Il vous faut donc passer par mon Fils, qui est devenu votre pont, et marcher avec persévérance, sans que ni épines, ni vents contraires, ni prospérités, ni adversités, ni d'autres peines que ce soit, vous puissent faire regarder en arrière. Persévérez, jusqu'à ce que vous me trouviez, Moi, qui vous donne l'eau vive; et c'est par l'intermédiaire de ce doux Verbe d'amour, mon Fils unique, que je vous la donne... *La première condition, c'est d'avoir soif.* Car ceux-là seuls qui ont soif sont invités : « Qui a soif, est-il dit, *qu'il vienne et qu'il boive.* » Celui donc qui n'a pas soif ne saurait persévérer dans son voyage, la

(1) Il s'agit d'un appel non seulement général, mais individuel, qui pourtant reste pour beaucoup un *appel éloigné*, et qui ne devient ordinairement un *appel prochain* que pour ceux qui se disposent à l'entendre.

moindre fatigue l'arrête... la persécution l'épouvante et dès qu'elle l'effleure, le voilà qui tourne le dos. Il a peur parce qu'il est seul... Il faut donc que vous ayez soif...

« Lorsque l'homme est rempli de ma charité et de l'amour du prochain, il se trouve par là même accompagné de nombreuses et réelles vertus. *C'est alors que l'âme est disposée à avoir soif, soif de la vertu, de mon honneur, et du salut des âmes...* Alors elle se met en marche sur le chemin qui mène à la source d'eau vive... Arrivée là, l'âme passe par la porte du Christ crucifié, et goûte l'eau vive en se désaltérant en moi, qui suis l'Océan de la paix (1). »

Cette même idée est exprimée par sainte Catherine sous forme d'un autre symbole, au ch. 26, où le Père lui dit de passer par *un pont qui relie la terre au ciel* et qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie. « *Les pieds* du Sauveur percés de clous, y est-il dit, doivent te servir de degré pour arriver *au côté*, qui est le second degré où te sera révélé le secret du cœur... Alors l'âme s'emplit d'amour, en voyant qu'elle est tant aimée. Elle monte alors du deuxième degré au trosième, c'est-à-dire à cette *bouche* pleine de douceur, où elle trouve la paix. »

Enfin quel est *le signe* par lequel on voit que l'âme est arrivée à l'amour parfait? Le Seigneur l'explique à Catherine du ch. 74 au ch. 79 : « Il me reste maintenant à te dire à quel signe l'on voit que l'âme est arrivée à l'amour parfait. Ce signe est celui-là même qu'on vit dans les apôtres, quand ils eurent reçu le Saint-Esprit. Ils sortirent du Cénacle, délivrés de toute crainte, ils annonçaient ma parole et prêchaient la doctrine de mon Fils unique. *Loin de redouter les souffrances, c'est de*

(1) Ch. 53, 54, t. I, p. 180-187.

leurs souffrances qu'ils se faisaient gloire. Ceux qui ont la passion de mon honneur et qui ont faim du salut des âmes *courent à la table de la sainte Croix.* Ils n'ont d'ambition que de souffrir et d'affronter mille fatigues pour le service du prochain... Ceux-là courent avec ardeur dans la voie du Christ crucifié; ils suivent sa doctrine, et rien ne peut ralentir leur course, ni les injures, ni les persécutions, ni les plaisirs que le monde leur offre. Ils passent par-dessus tout cela avec une force inébranlable, une persévérance que rien ne trouble, le cœur transformé par la charité, goûtant et savourant cette nourriture du salut des âmes, prêts à tout supporter pour elles. Voilà qui prouve, à n'en pas douter, que l'âme aime son Dieu à la perfection et sans aucun intérêt... Si ces parfaits s'aiment eux-mêmes, c'est pour Moi; s'ils aiment le prochain, c'est pour Moi, pour rendre honneur et gloire à mon nom... Au milieu de toutes les injures, c'est la patience qui brille et qui affirme sa royauté. *A ceux-là je fais la grâce de sentir que je ne suis jamais séparé d'eux,* tandis que dans les autres je m'en vais et je reviens, non que je leur retire ma grâce, mais bien le sentiment de ma présence. Avec ces très parfaits, parvenus à la grande perfecton et qui sont morts entièrement à toute leur volonté, je n'agis pas de la sorte. Sans interruption je me repose en eux par ma grâce et *par l'expérience que je leur donne de ma présence* » (ch. 78). C'est là manifestement l'exercice éminent de la charité et du don de sagesse, qui nous donne, dit saint Thomas (1), la connaissance quasi expérimentale de Dieu présent en nous. C'est là vraiment la vie mystique, sommet du développement normal de la vie de la grâce et prélude de la vie du ciel.

(1) II^a II^{ae}, q. 45, a. 2.

Ceux qui connaissent la doctrine spirituelle de saint Thomas peuvent voir combien lui sont conformes ces paroles prononcées par sainte Catherine de Sienne en extase; elles sont, croyons-nous, l'expression de la doctrine traditionnelle, qui se contente de mettre l'accent où il faut dans la lecture de l'Évangile et des Épîtres. « *Qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo.* — Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui » (I Jean, IV, 16). « *Unctio ejus docet vos de omnibus.* — Son onction vous enseigne sur toute chose » (I Jean, II, 27). « *Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei. Si autem filii et haeredes : haeredes quidem Dei, cohaeredes autem Christi, si tamen compatimur ut et conglorificemur.* — L'Esprit de Dieu lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui » (Rom., VIII, 17). « *Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. Cum Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* — Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ, qui est votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez en gloire avec lui » (Coloss., III, 3, 4).

Avons-nous forcé le sens des textes du *Dialogue*? Il vaut mieux dire que bien au contraire nous ne saurions les comprendre pleinement. Comme le disait Raphaël, « comprendre c'est égaler », et pour saisir pleinement le sens des textes que nous avons cités, c'est tout l'esprit de foi et toute la charité de Catherine de Sienne qu'il faudrait avoir.

Tel est d'après ce témoignage le chemin de la perfec-

tion tracé de toute éternité par Dieu dans le plan providentiel, pour conduire les âmes à leur destinée. C'est le chemin qui conduit à la source d'eau vive : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine... » « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle (1). »

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) Personne, à notre connaissance, n'a jamais pensé qu'il y ait quelque opposition entre l'enseignement du Dialogue de sainte Catherine de Sienne et celui de saint Thomas d'Aquin. Pourquoi y aurait-il plus d'opposition entre saint Thomas et saint Jean de la Croix? Nous ne voyons pas celle qui existerait entre la doctrine de ce dernier et celle du Dialogue de la Vierge de Sienne qui a toujours été considérée comme si conforme à la pensée du Docteur Angélique.

Comme le dit notre ami J. Maritain en des pages qui sont parmi les plus fortes qui aient été écrites sur saint Jean de la Croix : « La question n'est pas de savoir s'il a lu saint Thomas. La question est de savoir si le témoignage qu'il nous apporte, pris dans sa signification objective, s'accorde, et à quel degré il s'accorde, avec le témoignage de saint Thomas, pris lui aussi dans sa signification objective. » (*S. Jean de la Croix, praticien de la contemplation*, dans les *Études Carmélitaines*, avril 1931.) Nous croyons pouvoir dire que parmi les écrivains de notre génération il en est fort peu qui aient approfondi la doctrine de ces deux Docteurs de l'Église autant que celui dont nous venons de rapporter le jugement. Nous recommandons vivement le livre de lui qui va paraître : *Distinguer pour unir*, où l'on trouvera la très belle étude que nous venons de citer.

La vie intérieure de Marguerite Renard

(1879-1930)

Après la mort de Madame Renard, survenue la nuit de Noël 1930, témoignages et souvenirs affluèrent, qui tous redisaient à leur façon la même parole, celle que les religieuses de l'hôpital où elle « servit » pendant plus de vingt années déposèrent avec une gerbe de fleurs sur sa tombe : « Reconnaissance à celle qui fut si bonne pour tous. »

Sa vie, toute de dévouement aux pauvres, aux malades, aux plus déshérités de corps et d'âme, sera bientôt, espérons-le, retracée en détail, avec toute l'ampleur qu'elle mérite. Les pages que nous publions ici vont tout droit aux réalités profondes qui seules peuvent donner, de cette vie, l'explication ultime, et révéler le secret de sa plénitude et de sa fécondité (1).

La vie spirituelle de Mme Renard peut se définir d'un mot : ce fut une possession divine. Oui, sans exagération, on peut dire que cette âme fut possédée de Dieu jusqu'à l'aliénation de soi. Que de fois lui fut-il répété : « Votre vraie personnalité, ce ne saurait être vous toute seule, ce doit être vous avec Dieu. »

La suite de cet article montrera comment elle en vint

(1) Elles ont été rédigées d'après ses notes personnelles, quelques fragments de sa correspondance, divers témoignages et les souvenirs d'un prêtre dont elle avait adopté les œuvres.

à prendre à la lettre cette directive. Cependant, n'avait-elle pas été déjà la consigne de sa jeunesse fervente? Dans l'un de ces carnets où elle aimait noter les pensées qui l'avaient frappée, nous avons trouvé cette parole que sainte Thérèse prête à Notre-Seigneur, et qui en dit long sur l'idée que Mme Renard pouvait se faire dès cette époque de ses relations avec Dieu :

« Cherche-toi en moi,
Cherche-moi en toi ! »

Sur la même page, nous lisons encore cette stance du même poème :

« Par mon amour tu fus créée
Accomplie et riche en beauté.
Ton empreinte est toujours gravée
Dans mon cœur par la charité.
Et si jamais, âme chérie,
Tu te perdais, rappelle-toi
Le secret que je te confie,
Tu ne dois te chercher qu'en Moi (1). »

On voit par là comment sa vie religieuse reposera avant tout, selon la parole de saint Jean, sur la « foi à l'Amour » (2). Et, à cet amour, voici comme elle entend répondre, si nous en croyons une prière de sainte Thérèse encore, transcrite par elle : « Si je vous aime, vous le savez, Seigneur, ce n'est point pour le Ciel que vous m'avez promis; si je crains de vous offenser, ce n'est point pour l'enfer dont je serais menacée. Ce qui m'attire vers Vous, Seigneur, c'est Vous, c'est Vous seul, c'est de Vous voir, ô mon Seigneur Jésus, cloué sur la croix, le corps meurtri dans les angoisses de la mort. Et

(1) Sainte Thérèse, *Poésies*, IX, traduction de M. l'abbé Plasse.
(2) I Joan., IV, 16.

votre amour s'est tellement emparé de mon cœur, que lors même qu'il n'y aurait point de ciel je vous aimerais, lors même qu'il n'y aurait point d'enfer, je vous craindrais. Vous n'avez rien à me donner pour provoquer mon amour, car, n'espérant point ce que j'espère, je vous aimerais comme je vous aime. »

L'amour de Dieu par-dessus tout, et, en particulier, par-dessus toute récompense, tel est manifestement son idéal de jeunesse, et il faut, sans aucun doute, voir dans cette disposition si généreuse le fruit de l'exquise éducation qu'elle reçut, soit au sein de sa famille, soit au pensionnat.

Cependant, il est permis de se demander ce que serait devenu cet idéal au contact des réalités, des devoirs, des charges ordinaires que suppose la vie normale d'un foyer, fût-il le plus chrétien.

La vie spirituelle de Mme Renard eût-elle été ce que nous verrons, si son foyer s'était peuplé d'enfants? Tel n'est point le sentiment du meilleur témoin de sa vie, qui a bien voulu nous faire cette confidence, dont l'intérêt, du point de vue qui nous occupe, paraît considérable : « Tous mes souvenirs antérieurs à l'époque où elle renonça à cet espoir de la maternité me montrent une femme qui n'a d'autre ambition que de mener la vie de ses sœurs et belles-sœurs à la tête d'une belle troupe d'enfants. Je suis quasi certain que ses goûts de mortification, sa lutte austère contre elle-même, ne datent pas de là. Elle envisage une vie sérieuse, à coup sûr, une vie de devoir, mais, somme toute, une vie douce. Elle est exceptionnellement câline; elle est « jeune mariée » au sens le plus tendre du mot; le foyer est pour elle un nid très chaud dont elle se plaît à savourer le charme; il n'y a pas en elle de manifestation d'une attirance à cette âpreté dans l'effort, qui la caractérisera

quelques années plus tard; elle demeure très enfant; rien de cette gravité que nous lui connaîtrons plus tard, et qui la prendra, assez brusquement, après la grande déception. Désormais, l'enjouement qui lui était naturel, sa gaieté, son entrain, ne seront plus le rayonnement spontané de la joie d'une femme « heureuse de vivre »; de cette première nature, elle ne gardera que des recettes pratiques pour l'exercice d'une charité aimable pour le prochain : le fond sera dorénavant austérité, rigueur, avec une pointe de tristesse. »

Cette grande épreuve fut donc l'événement providentiel qui allait déterminer la vocation de Mme Renard en l'orientant à la fois vers l'apostolat charitable et vers ces ascensions spirituelles que nous voudrions proposer à l'édification du lecteur.

Ainsi, à ne considérer que les apparences, la trame de sa vie intérieure est vraiment suspendue à ce « Fiat » qu'elle prononça devant la grande déception. Peut-être même faut-il y voir le fait capital de sa vie. Celle-ci, en effet, nous le montrerons bientôt, est essentiellement une correspondance à la grâce qui vint à elle sous la forme de l'épreuve, grâce qu'elle reçut d'abord sans la comprendre, dans un esprit de soumission très humble, de foi aveugle, d'obéissance sans discussion .

On saisit dès lors pourquoi c'est à cette époque de sa vie (1910-1911) que nous commencerons à suivre Mme Renard dans cette longue et rude ascension qui devait la conduire si près de Dieu.

Combien il lui fut pénible de substituer à l'apostolat maternel qu'elle souhaitait, l'action charitable qui ne fut d'abord pour elle qu'un apostolat de remplacement! Elle se jugeait elle-même si mal préparée à cet exercice continuel du don de soi! Avant de servir d'instrument docile à la bonté de Dieu qui voulait se communiquer

par elle, ne lui fallait-il pas d'abord discipliner toutes les puissances de son être et les ranger sous l'obéissance à cette loi du sacrifice que sa foi lui montrait de plus en plus comme une nécessité de tout apostolat ?

Nous allons donc tout d'abord suivre Mme Renard dans ce long travail d'âme, vrai *combat spirituel* qu'elle se livre à elle-même, travail et combat que seuls ont pu soupçonner ceux à qui Dieu fit la grâce d'avoir à la conduire, et dont tant d'autres âmes devaient recueillir le fruit, qui fut une exquise charité. Cette lutte sera menée sans pitié pour la nature, avec cette sombre énergie, cette volonté de fer, que Mme Renard tenait de sa première formation religieuse.

Puis, peu à peu, en cette âme qui est allée si loin dans la voie du sacrifice, apparaît une lumière qui éclaire d'un jour nouveau tous ses rapports avec Dieu. Sans rien relâcher de son austérité, la piété de Mme Renard se révèle dès lors à la fois beaucoup plus simple, plus intellectuelle, et, par voie de conséquence, plus unifiée. Les préoccupations essentiellement morales de la première période font place insensiblement à une recherche continue de la présence de Dieu. Sans exagération, on peut parler alors, à son sujet, d'une véritable ascension spirituelle.

I. — Le combat spirituel

Mme Renard était d'une nature très vive, au tempérament tout en contrastes. Intellectuelle, avide de vérité, surtout de vérité religieuse, elle était en même temps une affective, aux réactions incroyablement spontanées. Il faut l'avoir vue se recroqueviller à certains chocs douloureux, pour mesurer l'intensité d'effort qu'elle dut

fournir avant d'arriver à se maîtriser elle-même et d'instaurer le règne de Dieu dans tous les domaines d'une vie aussi compliquée que la sienne.

Par bonheur, nous pouvons la voir à l'œuvre en ce travail d'âme, grâce aux notes assez abondantes qu'elle a laissées sur un certain nombre de ses Retraites, surtout à partir de 1911.

Malgré d'inévitables redites, nous croyons utile d'insérer ici de larges extraits de ces notes. Le lecteur y gagnera de prendre avec l'âme de Mme Renard un contact direct et prolongé; il aura aussi l'avantage d'assister à cette ascension continue d'une âme vers la vie d'union à Dieu.

Voici tout d'abord le plan qu'elle se traçait au cours d'une retraite faite en octobre 1911 :

PREMIER JOUR : *Mes devoirs envers Dieu*

Les occupations très prenantes de ma vie actuelle ne me permettent pas de donner à ma vie religieuse le temps, le calme que je souhaiterais. Il serait nécessaire surtout que je mette Dieu dans toute ma vie, par une constante pensée de sa présence, de fréquents appels à son secours, l'offrande faite le matin et renouvelée souvent de tout ce que je fais.

Pour éviter l'inattention et la routine dans mes prières du matin et du soir, je remplacerai quelquefois la récitation des formules habituelles par des élévations du cœur, des réflexions personnelles, un entretien plus intime avec Notre-Seigneur. Chaque fois que je le pourrai, sans nuire à mon devoir d'état, ni gêner mon entourage, j'assisterai à la Messe et ferai autant qu'il est possible la Communion quotidienne.

Je veux me renouveler dans la récitation du chapelet que je néglige bien souvent. Je tiendrai dans la mesure possible aussi à ma visite au Saint-Sacrement, si courte soit-elle, — à ma lecture pieuse.

Je reprendrai également l'habitude de mon Chemin de Croix le vendredi; l'offrande chaque matin de mon heure sainte — à cette heure, offrande des peines et travaux de l'heure qui doit s'écouler quand je n'ai pas le temps de la remplir par la prière.

Je resterai fidèle à ma confession hebdomadaire. J'ai à me renouveler aussi dans la manière dont je prépare mes confessions. Je me sens surtout lâche pour lutter contre une nature scrupuleuse. J'ai déjà fait quelques progrès, il me reste beaucoup à faire.

DEUXIÈME JOUR : *Mes devoirs envers le prochain*

Je voudrais ce matin chercher comment je remplis le grand idéal de ma vie : me donner à tous ceux qui ont besoin de moi ! Dieu m'a mis au cœur un grand attrait pour le dévouement; je L'en remercie et je voudrais bien remplir ma tâche ! Mais il faut la remplir avec mesure, et, en bien des cas, je manque de mesure. J'ai peur d'avoir souvent négligé mes devoirs envers mon mari. Je l'ai quelquefois relégué au second plan quand un devoir de charité pressait. De cela, je ne regrette rien, car je l'ai ainsi associé à mon œuvre.

Mon principal devoir ou du moins ce qui m'occupe le plus, c'est mon rôle près de mes neveux (1). Je crois y avoir donné tout mon cœur. Je chercherai seulement à mettre dans mes relations avec eux plus de douceur et de fermeté à la fois.

Corriger cette manière un peu cassante, un peu sèche souvent dans l'observation à faire. J'obtiendrais plus par beaucoup de douceur, d'aménité. Enfin, dans mes relations quotidiennes avec les hôtes de ce foyer, chercher à pratiquer aussi complètement que possible l'oubli de moi, rendre service et aller au devant de ce qui est pénible sans qu'il paraisse m'en coûter. Donner à tous de la joie.

Mes rapports avec les domestiques seront empreints du même esprit... Rendre facile ce qui est forcément très pénible, sacrifier sans regret mon repos du dimanche pour que ceux qui peinent aient un peu de détente...

Mes devoirs de charité envers les pauvres sont, du fait des circonstances, un peu négligés. Je conserve le désir très vif de faire plus tard ce que maintenant je dois abandonner. Je resterai aussi fidèle que possible aux quelques visites que je fais; je m'occuperai comme je le pourrai (des personnes) qui veulent bien mettre leur confiance en moi, leur gardant

(1) **Les enfants de sa sœur aînée, morte prématurément, et dont elle était devenue la mère adoptive.**

la même affection, le même désir de leur être utile; je chercherai à les faire profiter de mes lectures, de mes travaux, des bonnes inspirations que Dieu voudra bien m'envoyer, sans oublier non plus de leur faire une belle part dans mes prières, mes sacrifices, puisque c'est par là surtout que j'obtiendrai leur persévérance.

Enfin, mes devoirs sociaux sont aussi sujets à examen. J'ai constaté bien des fois de la lâcheté, de la mollesse devant un devoir mondain, une démarche, une visite, qui m'ennuyaient. Et, peut-être que dans ce devoir que j'esquivais, j'aurais trouvé l'occasion de dire une bonne parole, de remonter une âme; je l'ai constaté ensuite et ce m'a été un remords !...

Troisième jour : *Mes devoirs envers moi-même*

La préoccupation du compte que j'aurai à rendre à Dieu des biens qu'Il m'a confiés me poursuit souvent. J'ai dû sacrifier mes heures de lecture, de travail intellectuel. Je l'ai fait sans regret, mais avec le ferme désir de reprendre, quand je le pourrai, mes habitudes. En attendant, je tâcherai, l'année prochaine, de me garder chaque jour une heure ou deux que je ne soustrairai pas, bien entendu, à mon devoir d'état, mais auxquelles je sacrifierai ce qui, moins important, peut être remis au lendemain.

Je ferai la part de mon instruction religieuse, très imparfaite et incomplète encore. Je me tiendrai aussi au courant du mouvement politique et littéraire de mon pays, sans négliger les questions sociales qui doivent toujours me préoccuper.

Dieu me demandera compte aussi de l'usage que j'aurai fait de mon cœur et de ma volonté. Il m'a donné une tâche et des moyens pour la remplir. Mais cette tâche demande la lutte contre mes mauvais penchants et la coopération de ma volonté. Je veux étudier aujourd'hui principalement ce que j'ai à réformer dans mes inclinations, dans mon cœur. Mes confessions portent sur différents points plus spécialement importants, mais qui tous se ramènent plus ou moins directement à l'orgueil.

C'est le moi qui me fait souffrir et qui fait souffrir les autres. Je le retrouve partout. Si je manque à la charité, c'est parfois pour me grandir aux yeux des autres ou aux miens; c'est aussi par contre-coup d'une blessure d'amour-

propre, ou parce que je rencontre une idée contraire à la mienne et qui me déplaît... Je ne sais rien supporter. Au moindre froissement, je perds patience; j'impose même sans m'en rendre compte quelquefois, avec trop de personnalité, mon idée, et quand je me retrouve en face de Dieu et de moi-même, je me décourage et ne sais pas profiter de la leçon de l'expérience pour faire un acte d'humilité.

Et cependant, si je veux être plus unie à Dieu, il faut que « je diminue pour qu'Il croisse »... Nécessité pour moi d'une lutte incessante et organisée contre moi-même... Demander à Dieu son secours, à mon confesseur ses conseils et son aide aussi.

Je manque d'humilité dans mes rapports avec le guide de mon âme; je n'agis pas avec confiance et simplicité, et si je remarque de sa part un manque d'intérêt, je puis me dire que je l'ai bien mérité, car j'ai éloigné bien souvent une ouverture d'âme qui était nécessaire, et cela par orgueil, parce que je n'aime pas avouer que j'ai besoin d'autrui. Je crois qu'il me serait bon de faire, une fois par mois par exemple, une confession plus pieusement préparée, plus détaillée...

Je vis dans une routine préjudiciable à mon avancement spirituel, je m'enlise dans une voie de lâcheté...

Comme on le voit, Mme Renard ne se ménage point. Elle veut faire la pleine lumière jusque dans les replis les plus secrets d'elle-même. Certes, elle souffre, et combien, de se sentir encore si imparfaite, de ne point posséder encore son âme tout entière, mais elle n'en prend point son parti. Ayant établi son plan de réforme, elle va le soumettre au jugement de son confesseur. Puis, au retour de cette consultation, avant de se remettre à l'œuvre, elle rassemble ainsi ses pensées en présence de Dieu :

Mon Christ Jésus, au moment de réorganiser ma vie, j'ai voulu me recueillir avec Vous, et ce matin, dans la divine rencontre que vous me ménagiez, Vous m'avez encore éclairée. Je veux transcrire ici vos volontés, les conseils qui m'ont été donnés hier par celui qui parle en votre nom, et les ré-

flexions que ses paroles m'ont suggérées ce matin. L'idée dominante de ma vie reste toujours la même : chercher à me rendre utile et à faire plaisir aux autres, et pour cela sacrifier ce qui serait une recherche personnelle, une occupation qui m'éloignerait du but... (*Suit une révision des principales résolutions déjà prises.*)...

Voilà, mon Christ Bien-Aimé, mes vues sur cette année. Conservez-moi les forces nécessaires pour remplir ma tâche selon votre esprit. Me rendre utile et plaire aux autres, cela suppose un détachement que je ne pratique pas assez complètement. Dans mes communions, dans ma méditation du matin, je vais étudier le moyen de discipliner mon âme. Je sens tout ce que j'ai à faire. Je connais les obstacles qui me retiennent loin de Vous. Je veux me rendre maîtresse de ce moi dont il faut me dépouiller pour m'attacher à Vous...

Cette lutte me coûte; il faudra la reprendre souvent : je suis si lâche ! Mais, puisque nous vivons plus unis maintenant, nous travaillerons ensemble, n'est-ce pas ? et je retournerai souvent vers Vous. Vous me montrerez la voie des petits renoncements, des petits sacrifices, de ceux que Vous préférez, car ils sont faits loin de l'approbation des hommes et pour Vous seul. Vous me garderez du découragement, et, pour Vous, je fuirai ces rêves malsains qui me dépriment, ces regrets du passé (1) qui sont aussi une perte de temps. Je suis dans la voie où Vous me voulez. Je le crois du moins. Mes regards doivent se porter devant et non pas derrière : le passé est à Vous, la lutte m'appelle et avec Vous j'y cours ! (29 octobre 1911.)

Ces dernières lignes semblent bien révélatrices de ce que sera la spiritualité de Mme Renard. Dès cette époque, on y trouve ce goût très prononcé pour la vie d'union avec Dieu, qui l'orientera de plus en plus vers l'oraison; une simplicité toute filiale, presque familière, dans ces entretiens intimes avec le Dieu transcendant; la prière orientée principalement vers l'action ; un vrai besoin de se soustraire à tout autre regard que celui du

(1) Allusion au regret d'une autre voie qu'elle aurait pu suivre?

Maître divin; une pureté d'intention qui ira toujours en s'affirmant davantage, et, par-dessus tout, une générosité continue dans les luttes qu'elle ne cessera jamais de poursuivre pour introduire le règne de Dieu dans toute son âme.

*
* *

Étant ainsi très attentive à tout désir que Dieu pourrait lui manifester, il n'est pas étonnant qu'elle découvre sans cesse dans sa vie matière à de nouveaux sacrifices. On a vu quelle déception ce lui avait été de ne voir point d'enfant à son foyer. Ce fut pour elle l'indice que Dieu la réservait à d'autres tâches. Puisqu'elle devait être apôtre, se remplir de Dieu pour le donner aux autres, à quoi bon certaines joies purement humaines, légitimes, mais désormais sans aucune finalité sociale? Mme Renard en envisagera donc résolument le sacrifice. Il convient ici de lui laisser la parole à elle-même.

Nous sommes à Pâques 1912. Une mission générale vient d'être donnée à Nancy dans toutes les paroisses de la ville par les RR. Pères Rédemptoristes. Mme Renard en a suivi les exercices avec ferveur. Sans doute, certains enseignements qu'on y a donnés ne lui convenaient pas spécialement. Elle en retient cependant l'esprit ascétique et va les adapter à son cas personnel :

Reprise de mon devoir après les vacances; nécessité de le reprendre avec énergie et joie : (tel est) mon programme à l'heure actuelle, tandis que je me retrouve devant mon humble labeur de chaque jour, après avoir entrevu des horizons nouveaux, très séduisants, très charmeurs. Le Bon Dieu me veut ici, j'y resterai sans laisser percer un regret, mais *avec joie*. Du reste, j'ai le cœur en joie! Vous m'avez inspiré, mon Jésus, de vivre plus intimement avec Vous. J'ai compris pendant cette mission — que j'ai voulu faire aussi bien que possible — ce que Vous demandiez de moi. Grâce

aussi aux conseils reçus par l'entremise de votre prêtre, j'ai mieux senti la nécessité de l'esprit de pénitence, pénitence extérieure dans de petits sacrifices matériels, sacrifices imposés à mes yeux, ma langue, mon attitude quelquefois un peu molle. Je vais, même après le Carême, reprendre tout cela et me discipliner dans ce sens.

Vous m'avez inspiré plus encore! Dans ces devoirs rappelés pendant la mission, je n'ai quelquefois pas trouvé ma place. Il me semble maintenant que si Vous m'avez refusé la pratique de certains devoirs, la joie si grande qui en découle, Vous me réserviez à une autre tâche. Cette tâche, je l'attends, et, pour m'en rendre digne, j'ai voulu, aux sacrifices demandés, en ajouter un plus complet! Celui-là, *je vous l'offre avec tout mon cœur*, mon Jésus! Puisque je Vous ai demandé d'être votre apôtre, il faut que je Vous donne tout. Quand mon corps sera devenu l'esclave, mon âme sera plus forte et grandira, je l'espère, et Vous l'appellerez comme il vous plaira.

Vous m'avez déjà bénie, et je Vous remercie de la grande joie qui m'a été offerte, il y a quelques jours, le mardi de Pâques, je crois, quand il m'a été révélé que Vous aviez dans le même sens touché le cœur de mon Georges et qu'il Vous avait fait le même sacrifice que moi. Merci, ô mon Jésus, de vos bontés à notre égard. Nous tâcherons d'en être dignes. Merci de tout ce que Vous avez fait dans l'âme de mon mari, des changements survenus en lui depuis un an bientôt qu'il vous reçoit tous les jours. Il est si uni à Vous! Faites que je suive un peu son exemple et que je ne reste pas si loin de lui dans le chemin du renoncement. Mon Dieu, donnez-nous, si c'est votre volonté, « *des âmes* » en grand nombre à élever pour votre gloire et votre amour (1).

De telles paroles se passent de commentaires. Mais, comme elles nous montrent bien une âme en qui le domaine de Dieu ne cesse de s'agrandir! « Il faut qu'Il croisse et que je diminue », disait-elle naguère en faisant sien le mot de saint Jean-Baptiste. De fait, cette crois-

(1) La prière qu'elle faisait chaque jour pour obtenir « des enfants » s'est ainsi transformée.

sance de la vie divine en Mme Renard va se poursuivre à un rythme toujours plus rapide.

Sa vigilance ne connaîtra aucun repos. Remarque-t-elle un attachement excessif à ses conceptions personnelles, des réactions trop promptes au contact d'idées qui lui déplaisent : elle se le reproche, et s'organise pour y porter remède :

> Je conserverai ce souci constant de m'effacer devant les autres et je chercherai surtout à pratiquer l'humilité de jugement, qui est un point très faible en moi. Je ne me suis pas toujours rendu compte de cette disposition que j'ai à imposer mon esprit propre. Puisqu'elle m'est signalée, je veux lutter ardemment contre elle. Si je ne puis pas toujours acquiescer intérieurement à une opinion que je ne partage pas, je tâcherai de me montrer extérieurement plus doucement tolérante (1).

Et cette surveillance constante de toutes ses réactions, on peut dire qu'elle l'exerçait en toutes les circonstances d'une vie déjà très compliquée. Malgré ce qu'elle laisse voir de ses luttes, on ne saura jamais de quel prix elle dut payer cette liberté d'âme, qui devait lui permettre une si extraordinaire générosité dans la dernière période de son existence mortelle.

*
* *

Dans cette marche continue vers l'affranchissement qu'elle désirait, et qu'elle réalisa à un rare degré sans jamais y croire, il faut noter comme une étape importante celle qui fut marquée par sa retraite d'octobre 1913.

Avant de reprendre sa vie ordinaire, à son retour de la campagne, elle a voulu se recueillir quelques jours,

(1) Cf. Notes personnelles de Mme Renard, 4 août 1912.

comme par le passé, revoir l'année écoulée, les progrès réalisés, les faiblesses et les lacunes plus saillantes, les améliorations à effectuer dans sa vie religieuse considérée sous ses différents aspects.

Je remets, écrit-elle, ce petit travail de récollection sous la sauvegarde de mon crucifix, de mon saint ami du ciel, l'abbé Davot, désireuse de travailler le plus efficacement possible à l'amendement de mon âme, et de progresser, autant que ma faiblesse et ma mauvaise nature me le permettront, dans l'amour parfait de Dieu.

On peut remarquer combien le ton s'élève. Sans doute, les préoccupations disciplinaires et morales tiendront encore beaucoup de place dans sa vie intérieure : Mme Renard voyait tant à réformer en elle! Mais, cette activité réformatrice même va s'éclairer de plus en plus d'une lumière très douce; elle va s'animer d'un sentiment très profond et dont la pureté ira en s'affinant toujours davantage. C'est que sa générosité à se vaincre elle-même ouvrira de plus en plus son âme à l'Esprit d'amour. Cet Esprit va bientôt la posséder toute, et c'est de lui qu'elle recevra sa mission définitive. « *Spiritus Domini super me, evangelizare pauperibus misit me.* »

Écoutons encore ce qu'elle va se dire à elle-même en présence de Dieu au cours de cette retraite :

Je crois que d'une manière générale, ma vie religieuse a été plus intense cette année. J'attribuerai plus volontiers ce petit progrès à l'habitude de vivre plus continuellement en présence de Dieu, par des élans d'âme plus fréquents, la récitation souvent répétée, dans mes journées, de prières, d'invocations. Je continuerai dans cette voie.

J'ai été plus fidèle aussi à mes pratiques de piété : messe et communion quotidienne, chapelet et visite au Saint-Sacrement. J'ai remarqué combien la pratique du Chemin de la Croix m'était nécessaire : je trouve dans ces réflexions d'utiles enseignements pour la conduite de ma vie religieuse,

sociale et personnelle : il faudra y être plus rigoureusement fidèle chaque vendredi.

J'ai à me reprendre sérieusement pour ma méditation du matin : elle est généralement supprimée ou mal faite; et cependant, cette habitude et celle de l'examen de prévoyance me sont très salutaires. Je néglige également mon examen du soir. La cause de ces négligences vient d'abord d'une trop grande hâte, le matin, à me jeter dans le feu des occupations, et le soir, d'un peu de lâcheté et de paresse. Je vois là un point sérieux à reprendre. Ma méditation et l'examen du matin aideraient puissamment ce perpétuel cœur à cœur avec Notre-Seigneur que je veux entretenir en moi. L'examen du soir préparerait mes confessions que je juge trop superficielles, pas assez préparées, faites surtout dans la hâte et la fébrilité de ma vie... Je ne voudrais pas qu'elles fussent un acte de religion quelconque, mais le point de départ d'un sérieux changement de vie.

Mais elle a garde d'oublier que la vraie vie religieuse est d'abord une vie de l'esprit; aussi se préoccupe-t-elle de l'alimenter par la lecture et l'étude :

Je reprendrai mes études religieuses, l'assistance à mon cours de religion. Si mon confesseur m'y autorise, je continuerai mes lectures spirituelles dans les œuvres de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse. J'ai tout récemment éprouvé, dans un moment de fléchissement spirituel, le bienfait de ces lectures, un peu abstraites peut-être, mais très élevées, qui m'ont dégagée d'un monde bien terre à terre, bien déprimant, dans lequel je crois cependant devoir poursuivre mon action.

Une seconde journée va être consacrée à l'examen de ses devoirs envers le prochain :

Comment ai-je rempli mon rôle dans mon foyer ? Ma vie est si simple, si unie dans mon ménage, l'accord y règne si parfaitement qu'il ne me vient pas souvent à l'esprit la pensée de chercher les lacunes qui peuvent s'y glisser. Du fait cependant que notre idéal dépasse la loi ordinaire, il y a pour nous obligation de vie plus parfaite, nécessité, pour

donner la mesure de notre apostolat, d'une continuelle habitude de sacrifice acceptée également par l'un et par l'autre; nécessité aussi de vivre dans un état de chasteté toujours plus parfait. Surveiller nos paroles, nos lectures en commun, nos relations mondaines et notre participation aux fêtes inutiles; et, pour moi, supprimer certaines pensées, même légitimes, qui sont en désaccord avec l'idéal de chasteté que nous avons résolu de poursuivre. Me les défendre, mais sans scrupules, puisque *je n'ai pas fait de vœu*.

J'ai beaucoup à me travailler pour bien remplir mes devoirs en famille. Je n'ai aucune patience pour supporter l'injustice ou l'inopportunité d'une observation. Dans bien des cas, je n'ai d'autre retraite que le silence, et je ne sais guère le pratiquer. Il me semble que là se montre l'utilité de mon examen de prévoyance. Pour maintenir mes positions, il faudrait les examiner chaque matin, et, puisque c'est un point très sérieux dans ma vie, y tenir avec énergie, et, le soir, après l'examen qui me révélera cassante et impatiente, châtier un peu cette nature si entière et si raide. Je ferai porter cette année mes efforts sur ce point, car c'est là que j'ai le plus à lutter, et qu'il y a pour moi matière à plus de sacrifices.

Mes relations mondaines tendent à être de moins en moins nombreuses : m'y prêter simplement en me tenant seulement sur mes gardes pour m'écarter du courant d'esprit un peu léger qui y règne parfois.

Mes devoirs de charité tiendront dans ma vie une plus grande place cette année. Tout en continuant mon action individuelle, en restant fidèle aux visites, aux correspondances que je ne remettrai pas à plus tard, je prendrai une part active aux œuvres organisées auxquelles j'ai résolu de me donner. J'entrerai dans les œuvres laïques avec mon esprit franchement chrétien et je veux y faire du bien. Pour réussir dans cette voie, il me faudra, je le sais, de l'énergie, et, à la base de mon action, une vie religieuse intense et un esprit de sacrifice plus complet. Nécessité de ménager chaque jour un temps déterminé pour mes exercices de piété et de vivre aussi dans une continuelle pensée de sacrifice pour ces âmes qui réclament beaucoup de moi et auxquelles je ne donnerai rien, si je viens à elles avec mes seules forces humaines.

L'idée de sa mission définitive se forme déjà dans

son esprit : à l'exemple du Maître divin, elle se sacrifiera elle-même de toutes manières, afin d'obtenir par là que d'autres âmes puissent se sanctifier (1). Et comme ses luttes intérieures contre ce qu'elle appelle son orgueil, son excessive personnalité, la font beaucoup souffrir, elle y trouvera matière à oblations continuelles :

Pour m'aider à acquérir cette possession de moi (en face des contradictions), écrit-elle, il me faut revenir à la pratique du sacrifice, en prendre l'habitude comme j'ai pris l'habitude de la prière (2), chercher sans cesse à contrarier mes goûts, mes habitudes, mes désirs.

Cette nécessité de la mortification, je l'ai bien compris, *doit être la base de ma vie d'apostolat*, si elle est ce que je la veux. Je dois souffrir et me priver pour ceux qui ne le font pas, pour les chères âmes au salut desquelles je veux travailler. Ce qui les perd, c'est la sensualité, c'est l'impureté. Je dois, moi qui leur ai promis mon aide, faire ce qu'elles ne font pas; pratiquer jusqu'au scrupule presque cette recherche de pureté qu'elles méconnaissent, me crucifier aussi pour racheter leur lâcheté. Je ne le fais pas assez; je demanderai à Dieu de m'inspirer ce que je pourrais faire pour être vraiment généreuse.

Ainsi s'affirme ce souci de très grande pureté qu'elle portera, en effet, presque jusqu'au scrupule. Elle l'avait toujours eu, mais il semble que le contact avec les pauvres déchets d'humanité, qu'elle voulait arracher à leur triste vie et réhabiliter, ait encore exacerbé en elle le désir de garder intact en tout son être ce trésor de la chasteté chrétienne. Et elle conclut ainsi cette journée par un aveu de ses faiblesses momentanées et par une prière :

Cet été, je me suis souvent découragée, j'ai douté de mon rôle, de la tâche que j'avais cependant reconnue la mienne,

(1) « Pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate » (Joan., XVII, 19).

(2) Elle priait toujours.

j'ai supporté lâchement ces heures pénibles. Mon Dieu, à l'avenir, épargnez-les-moi, ou ne me laissez pas seule pour lutter; quand autour de moi tout est sombre, soyez ma lumière; quand on m'abandonne, soyez mon tuteur, et que, forte du désir *de ne faire que votre volonté, que rechercher votre règne au mépris du moi*, je marche partout où il y a des sacrifices, parce que je saurai que Vous êtes là (1).

*
* *

Et qu'on ne se figure pas tout ce travail d'âme, de purification progresive, de conquête de soi, d'entraînement au sacrifice, sous la forme de je ne sais quelle idylle spirituelle. Il y eut des crises douloureuses, dans lesquelles tout semblait remis en question. L'ange de Satan était toujours là, prêt à la souffleter, et il est telle page de Mme Renard qui atteste combien elle eut à souffrir de se sentir parfois attirée de nouveau loin de son idéal, vers la vie plus terre à terre, plus bourgeoise, qu'il lui eût été si facile de mener. Écoutons-la se rendre compte à elle-même de l'une de ces tempêtes intérieures :

Aujourd'hui, si la grâce de Dieu veut bien continuer à me soutenir, je termine une crise d'âme dont j'ai bien souffert depuis un mois. Les raisons lointaines ont été le départ de N..., que je n'ai pas su donner au Bon Dieu, l'écroulement de nos projets d'avenir, la perspective de devoirs pénibles à envisager pour Georges, la vue de bonheurs matériels — auxquels nous avons renoncé dans l'intérêt du bien — que nous avons vus chez d'autres. Tout cela à la fois demandait de la générosité et m'a trouvée lâche et orgueilleuse. J'ai depuis plus d'un mois marchandé au Bon Dieu mon acquiescement à sa volonté, et, me retrouvant dans mon orgueilleuse personnalité, j'ai voulu tout laisser : sacrifices dans ma vie extérieure d'œuvres, de renoncements; recherche de perfection dans l'intimité de mon foyer par le retranche-

(1) Le 15 octobre 1913.

ment de certaines satisfactions de luxe, de bien-être et de notre idéal de pureté.

Ce soir, j'ai mieux compris la lâcheté de ma conduite et je veux me reprendre. Pour me relever, je vais porter mon effort vers plus de générosité et d'humilité. Sous l'influence de lectures un peu frivoles j'ai faibli : j'ai participé à des plaisirs mondains dont je m'étais imposé la privation, j'ai recherché certaines occupations agréables au détriment d'un devoir plus lassant. Je vais supprimer... réformer. Je reprendrai mes petites pratiques de pénitence : jeûne, surveillance des sens, surveillance surtout de mon esprit propre, de mes appréciations si facilement imposées, de mes jugements si volontiers sévères, acerbes quelquefois, négligents de cette charité dont je sais très bien la nécessité dans ma vie familiale et dans ma vie sociale. Je surveillerai très spécialement ma langue et me tairai plus souvent. Je demande vivement au Bon Dieu de m'aider et de m'éclairer au moment voulu afin que je devienne plus charitable et supprime tous les manquements réfléchis à cette vertu.

Je veux ce soir, dans un *Suscipe* généreusement prononcé, accepter toutes les peines des derniers temps, l'écroulement de nos rêves, la perte d'une affection et de conseils qui me semblaient si nécessaires, la croix que Dieu nous présente de loin et qui sera peut-être la réalité de demain, la souffrance de voir autour de moi la jouissance des biens matériels, la vie facile, les joies de la famille, tandis qu'il nous faut renoncer à tout cela.

J'accepte même la souffrance intime de ne plus ressentir cette satisfaction que Dieu m'a accordée autrefois après un acte d'immolation fait pour Lui et qu'Il récompensait déjà par une paix et une joie d'âme que je ne connais plus. J'accepte la lutte avec toutes ces âpretés, puisque c'est elle qui fera mon bonheur éternel bien plus que les sacrifices librement choisis. Pour tout cela, Seigneur, donnez-moi votre amour, votre grâce, je ne demande rien de plus ! (1)

Ce dernier passage est particulièrement digne de remarque. Il nous montre, dans l'âme de Mme Renard, un travail de purification qui gagne de plus en plus en pro-

(1) Notes, 3 juin 1914.

fondeur, jusqu'à atteindre ce domaine des joies spirituelles auxquelles elle accepte de renoncer si telle est la volonté divine. Mais, encore une fois, combien ce travail apparaît douloureux (1), et comme ils étaient loin de compte, tous ceux qui, la voyant si attentive à répandre la joie autour d'elle, en venaient à croire que leur chère Mme Renard se comportait naturellement ainsi.

Certes non! Sa nature l'obligera jusqu'au bout à la lutte. Ce qu'elle a pu réaliser de perfection chrétienne et de charité est à base de sacrifice. Selon la parole de Notre-Seigneur, elle s'est renoncée elle-même et elle a porté péniblement sa croix à la suite du Rédempteur, dont elle voulait partager la mission auprès des âmes.

***

C'est ainsi que la Grande Guerre la trouvera prête à tous les dévouements. On dira ailleurs comment, dans le cadre de l'hôpital militarisé, elle sut comprendre son rôle d'infirmière. Ce qu'il faut noter ici, c'est l'effort extraordinaire qu'elle poursuit à travers une vie forcément très agitée pour réaliser, en même temps qu'une plus parfaite possession d'elle-même, une union toujours plus intime avec Dieu. Le grand moyen qu'elle veut employer alors, c'est le silence :

Je résume, écrit-elle le 20 janvier 1915, le programme que je veux remplir en ces mots que je me remémorerai souvent : *me taire*. Chercher à observer cette pratique du silence partout : me taire quand j'entends exposer une théorie contrair aux miennes; me taire surtout, si je me sens irritée, nerveuse, et au besoin m'abstraire dans une pensée consciemment voulue, contraire au sujet exposé ; me taire,

(1) « Les heures où je souffre le plus sont celles où je sens que je me suis encore recherchée. » Notes, 17 novembre 1915.

quand il me vient une repartie non pas seulement blessante, mais qui flatterait mon amour-propre; me taire, pour ne pas faire tout de suite une observation qui blesserait, mais qui, mûrie par un temps d'arrêt, sera plus posément et régulièrement faite; me taire, dans un moment de joie, pour ne pas disperser à tous vents une satisfaction; me taire surtout, *pour garder pour Dieu et moi seule* une souffrance, une peine si cruelle soit-elle, que le prochain ne saurait partager; *me taire souvent, pour laisser parler Dieu*, et pour cela, calmer mon imagination qui sans cesse s'agite et me détourne de la pensée de Dieu. M'appliquer beaucoup à ce silence intérieur, et, pour m'y soumettre, m'exercer, quand je suis seule, à la prière mentale, à la récitation d'oraisons jaculatoires, du chapelet.

Je mettrai à profit ce temps de guerre qui m'éloigne du monde, du commerce habituel de l'extérieur, en m'attirant vers ceux dont il faut respecter le grand silence et la souffrance, pour pratiquer le silence à mon tour, ne ménageant aucune parole de réconfort, de consolation, mais m'abstenant de toute recherche de conversations inutiles, et surtout relatives à moi-même, ou plus encore, nuisibles à d'autres.

Je penserai au silence de Nazareth, au silence de la prière du Christ dans sa vie publique, au silence de la Croix après le divin silence du chemin du Calvaire, et cela m'inspirera.

Si je me tais, le Seigneur parlera, et sa servante écoutera avec profit !

En septembre 1916, les hostilités se prolongeant, Mme Renard s'impose une nouvelle retraite au cours de laquelle elle rédige son « Petit programme de rénovation intérieure au début de cette troisième année de guerre ». Le plan de cette retraite ressemble à celui des précédentes que nous avons abondamment citées : « Ma journée pour Dieu... Ma journée pour le prochain... Ma journée en regard de moi-même. » Les luttes si courageusement menées au cours des années précédentes ont été fécondes. On s'en aperçoit à la plus grande sérénité d'âme que manifestent nettement les notes du « Petit programme ». Mme Renard le constate très simplement. Elle se con-

tentera donc de maintenir fermement l'application d'un règlement de piété fort bien adapté à sa vie si active :

L'assistance à la Messe précédée de la communion (1), ce qui prolonge mon action de grâces; quelques instants de lecture en partant à l'hôpital, une minute de réflexion, mon *Veni Sancte*, le *Souvenez-vous* en arrivant à la chapelle (de l'hôpital). Le soir, la visite au Saint-Sacrement, le chapelet; avant de me coucher, la lecture spirituelle avec mon mari et mon examen de conscience. Je continuerai l'habitude prise depuis quelques semaines de la récitation d'une partie de l'Office de la Sainte Vierge chaque jour. Je reprendrai la pratique du Chemin de la Croix, le vendredi; ma visite à Bon Secours, chaque jour, pour mes petits soldats. Je crois que j'ai fait quelque progrès pour arriver à plus de recueillement et de présence de Dieu.

Union à Dieu par la volonté et par l'amour, sentiment renouvelé aussi fréquemment que possible de la présence divine, telle semble bien être la forme de vie religieuse vers laquelle s'oriente de plus en plus Mme Renard. Ajoutons-y un vrai culte pour la Passion du Sauveur, avec, pour conséquence pratique, un attrait de plus en plus prononcé pour la sainte souffrance, témoin ces quelques lignes extraites encore du « Petit programme » :

Depuis quelques mois, il me semble, mon Dieu, que vous avez développé mon désir de souffrance. Je voudrais avec votre lumière mieux préciser cette tendance. En dehors du *renoncement de tous les instants*, dont je vous supplie de ne pas me faire perdre la pensée constante, je voudrais me dévouer toujours plus pour Vous et les âmes. Associez-moi plus étroitement aux souffrances de votre Passion, à celles de ceux qui sont à la guerre; donnez-leur ma part de joie,

(1) Mme Renard trouvait avantage, pensait-elle, à user de cette méthode, qui lui permettait de faire oraison dans des conditions particulièrement favorables. Ce n'est que beaucoup plus tard que, mieux initiée à la pitié liturgique, elle se mit à communier pendant la messe.

donnez-moi leur part de peine, gardez à tous la paix et l'intime joie du cœur. Je vous confie mon désir de souffrir avec une simplicité d'enfant, en vous priant de faire de moi ce que vous voudrez. Et, s'il faut épargner ma trop grande faiblesse, ma nature trop imparfaite, refusez-moi votre croix : elle est peut-être trop belle pour moi.

Je vous fais la même demande pour ceux que j'aime, surtout pour ceux qui m'ont confié leurs aspirations et qui voudraient mourir pour vous. Donnez à tous la lumière, et, si l'heure de souffrir et de mourir vient à sonner, donnez-nous du courage; nous vous offrirons, j'espère, des cœurs très généreux, et dès maintenant, notre meilleure bonne volonté.

Il est inutile, croyons-nous, de souligner davantage l'élévation de pensée et la générosité d'âme que révèlent ces lignes tracées à la hâte, pour elle seule et pour Dieu. Mme Renard désire ardemment son assimilation complète au Christ Rédempteur par la souffrance. Et cependant, se jugeant trop faible pour partager effectivement la mission de Jésus Crucifié, elle s'en remet à lui du soin de fixer ce qu'elle est capable de souffrir saintement. C'est déjà l'abandon, cette disposition suprême dans laquelle elle verra le dernier mot de sa vie spirituelle et de sa vie tout court.

En attendant, elle veut tirer de cette vie tout le parti possible, elle veut « *servir* » dans toute l'acception du terme avec ce qu'il suppose de dépendance, de docilité, d'humilité, d'abnégation. Tel est le mot d'ordre qu'elle se donne au début de janvier 1917 :

Je veux être entre les mains de Dieu « esclave », acceptant d'avance sa volonté connue et inconnue, la voulant de plein cœur comme Il me l'inspirera. Donc, ne rien refuser et ne rien souhaiter en ce qui me concerne. Je servirai Dieu fidèlement dans mes actes, dans l'accomplissement de mes pratiques de piété, fidèlement comme je me les suis imposées.

Dans mes réflexions dernières, j'ai constaté seulement la nécessité d'une vie intérieure plus profonde et plus intense.

Je vais continuer à m'exercer à la *pratique de la prière mentale continuelle* dans mes heures de silence, en allant et venant; je serai ainsi plus unie à Dieu, et les fondements de ma vie extérieure seront plus solides.

J'aime tant le silence, la solitude! Pour que ce silence et cette solitude me soient profitables, il faut que je m'unisse d'abord à Notre-Seigneur, qui parlera mieux à mon âme.

Dans cet esprit d'union à Dieu, je servirai facilement le prochain. Par choix et par goût j'ai toujours aimé servir les autres. Je trouve dans cette pratique d'excellents exercices d'humilité, de douceur, de patience. J'ai un libre champ dans mon petit office à l'hôpital et beaucoup de facilité pour remplir ma tâche. Je constate avoir fait là quelques progrès grâce à ce travail incessant et à cette lutte contre l'égoïsme et l'amour-propre.

Elle veut donc profiter des occasions de sanctification qui lui sont offertes :

Là aussi, et de plein cœur, je serai souvent esclave. Esclave des exigences et de l'égoïsme humains; je ne reculerai pas devant l'humiliation de la tâche. En toutes ces âmes si défigurées, il y a un reflet de Dieu : c'est ce reflet de Dieu que je servirai...

D'ailleurs, elle s'éloigne du monde de plus en plus :

Je ne comprends pas le monde et ne suis pas faite pour lui. En dehors des relations de charité, je n'en entretiendrai aucune autre. Je sors diminuée de ces conversations inutiles ou nuisibles au prochain, et de plus en plus je sens le besoin de les fuir.

Enfin, elle revient à son désir de la souffrance considérée comme instrument de sainteté et comme moyen surnaturel d'apostolat :

Je conserve et confie à Dieu mon désir de souffrir pour Lui, et, sans chercher de souffrances spéciales à m'imposer, j'accepte toutes celles que sa main divine me réserve. Les unes sont prévues, je m'y soumets; d'autres, que j'ignore,

m'attendent, je les accepte d'avance avec joie et amour, demandant à Dieu la générosité et la force de les aimer au moment voulu. Je veux dans l'accomplissement complet de la volonté de Dieu être esclave. Je me rappellerai mon mot d'ordre de cette année dans la parole souvent méditée de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Je suis Celui qui est, et tu es celle qui n'est pas. » Aspirer à n'être rien par le service de Dieu et celui des autres, c'est, je crois, la réalisation de la pensée de Notre-Seigneur.

*
* *

L'aboutissement de cet effort persévérant, obstiné, prolongé durant des années, pour se vaincre soi-même est maintenant manifeste : hormis le costume, les vœux et la vie commune, Mme Renard vivra dans le monde de la vie des âmes consacrées. Telle est la direction qu'elle reçoit de son confesseur dès 1917, et nous allons apprendre d'elle-même combien généreusement elle y donne son adhésion :

Comme on me le disait récemment, je dois vivre un peu la vie d'une religieuse. La religieuse, celle que je voudrais imiter, prie, travaille et souffre.

Je n'ai pas à revenir sur mes exercices de piété, si ce n'est pour mettre dans mes heures de silence plus de présence de Dieu. Non seulement, m'interdire des pensées mondaines ou frivoles, mais chercher à penser pieusement, sous le regard de Dieu, à ceux auxquels je dois faire du bien, et à mon âme aussi, puis, *souvent, converser simplement et filialement avec Dieu.*

La religieuse travaille, et, généralement, pour le service de Dieu. En dehors de rares exceptions pour faire plaisir aux autres, je travaillerai presque exclusivement pour les églises et pour les pauvres. Je n'ai qu'à continuer tout ce que j'ai commencé pour les œuvres. Je lirai aussi des choses sérieuses dans le but de ma sanctification, de mon instruction; je supprimerai les lectures légères qui sont perte de temps et affaiblissement de ma vie morale, je l'ai tant de fois éprouvé.

Je rechercherai les occasions de sacrifice et de mortification intérieure, et je tâcherai d'être généreuse.

A ces souffrances intérieures, j'ajouterai la mortification extérieure. Je ne dépasserai pas le temps que j'ai reconnu nécessaire pour mon repos, sauf le cas de fatigue extraordinaire, et je serai fidèle à mon lever matinal, sauf si cela doit gêner mon entourage, à une période de vacances, par exemple. A regret, je constate ne pouvoir retrancher quelque chose dans la quantité de nourriture qui m'est nécessaire...

Enfin, en esprit de pénitence, je m'infligerai au début de mon heure sainte, pendant le temps d'un acte d'amour de Dieu, quelques coups de discipline. Quand je me sentirai mal disposée, je ne craindrai pas de me punir par ce moyen; et, le vendredi, en union avec les souffrances de Notre-Seigneur, je m'imposerai aussi quelques souffrances corporelles.

Je confie à Dieu ces pieux désirs; j'en demanderai l'approbation à mon confesseur, et mon programme consacré par l'obéissance m'aidera à grandir dans l'amour de Dieu et à élever avec moi l'âme de mon mari et celles aussi qui m'ont confié leurs désirs et leurs aspirations à une vie plus parfaite. (24 juillet 1917.)

*
* *

Le lecteur nous pardonnera ces longues citations, non exemptes de redites. Mais le biographe ne devait-il pas s'effacer d'abord, et laisser parler elle-même celle qui sut si bien « posséder son âme par la patience », et la « tenir toujours entre ses mains »? Il n'eût pas été possible d'apprécier équitablement la vie spirituelle de Mme Renard telle qu'elle va nous apparaître maintenant dans la plénitude des dernières années, si nous ne l'avions tout d'abord entendue elle-même en confesser devant Dieu les humbles commencements et les luttes acharnées.

On a pu remarquer combien, dès les débuts, les préoccupations morales y prédominent. C'est tout d'abord comme une discipline que lui apparaît sa vie religieuse.

Elle se sent si nerveuse, si vive, si impatiente, si prompte à manifester ses réactions, en un mot, si imparfaite, qu'elle veut tout d'abord se reconquérir sur elle-même. Pour y arriver, elle ne voit d'autre moyen que de se sacrifier. Or, en poursuivant ainsi, au prix des renoncements que l'on sait, ce qu'elle pense être une des formes du bien, elle va rencontrer, grâce à cette purification continue, le Souverain Bien lui-même, « Celui que toutes les âmes désirent ». C'est ainsi qu'elle écrira en décembre 1926, à la Trappe d'Ubexy : « L'union à Dieu étant le but de ma vie, l'oraison doit en être la base... » Quel chemin parcouru depuis octobre 1911 ! (1) Sans doute, dans cette montée vers la vie plus parfaite, c'est à la grâce divine que revient l'initiative et la plus large part, et l'on a vu avec quelle ferveur Mme Renard priait pour l'obtenir. Mais aussi combien généreuse fut la réponse de cette âme, combien tenaces ses efforts, et multipliés ses sacrifices ! Nul ne le saura jamais que Dieu seul, qui provoqua et qui reçut l'hommage d'un tel amour !

Conflans en Jarnisy.

(*A suivre.*) E. CHARPENTIER.

(1) Elle écrivait alors : « L'idée dominante de ma vie reste toujours la même : chercher à me rendre utile et à faire plaisir aux autres. »

Le Commandement nouveau [1]

Le Seigneur Jésus déclare qu'il donne à ses disciples un commandement nouveau : *Je vous donne*, dit-il, *ce commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres* (2). Est-ce que ce commandement ne se trouvait pas déjà dans l'ancienne Loi, où il est écrit : Tu aimeras ton prochain comme toi-même ? (3) Alors, pourquoi le Seigneur nomme-t-il nouveau ce qui est évidemment si ancien ? Ne serait-ce pas un commandement nouveau parce qu'il nous fait quitter le vieil homme et revêtir l'homme nouveau ? Celui qui l'entend, ou plutôt celui qui y obéit, se voit en effet renouveler par cet amour, que le Seigneur distingue de l'amour charnel en ajoutant : *comme Je vous ai aimés*. Car il y a l'amour de l'époux et de l'épouse, celui des parents et des enfants, et ainsi de tous les liens naturels qui joignent les hommes entre eux : et je ne parle point des amours coupables et condamnables, des adultères, des courtisanes, et de tous ceux que lie, non pas l'humaine nécessité, mais une honte qui souille la vie humaine. Le commandement nouveau que le Christ nous a donné, c'est que nous nous aimions comme Il nous a aimés Lui-même. Voilà l'amour qui nous renouvelle, qui fait de nous des hommes

(1) Commentaire de S. Jean, XIII, 34.
(2) Jean, XIII, 34.
(3) Lévit., XIX, 18.

nouveaux, héritiers du Nouveau Testament, chantres du cantique nouveau. C'est cet amour, bien-aimés Frères, qui a renouvelé les anciens justes, Patriarches et Prophètes, comme après eux les bienheureux Apôtres : c'est lui qui renouvelle aujourd'hui les nations, et, de tout le genre humain répandu jusqu'aux extrémités du monde, façonne et rassemble un peuple nouveau, le Corps de la jeune Épouse du Fils unique de Dieu, dont il est dit au Cantique des cantiques (1) : Qui est celle-ci qui monte toute pure? Oui, toute pure, parce que renouvelée, et, bien sûr, par le commandement nouveau. Aussi tous ses membres sont pleins de mutuelle sollicitude; et si l'un souffre, tous souffrent avec lui; si l'un est honoré, tous prennent part à sa joie (2). Car ils entendent et ils gardent la parole : *Je vous donne ce commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres :* non pas comme s'aiment ceux qui se corrompent; ni comme s'aiment les hommes parce qu'ils sont hommes; mais comme ils s'aiment parce que dieux et tous fils du Très-Haut, devenus frères du Fils unique, s'aimant entre eux de l'amour dont Il les a aimés pour les conduire à cette fin qui les rassasiera en comblant leurs désirs. Car il n'y aura plus rien à désirer quand Dieu sera tout en tous (3). Cette fin-là n'aura pas de fin. Il n'y a plus de mort en ce lieu que personne n'atteint s'il n'est mort à ce siècle — non de la mort commune qui divise l'âme du corps, mais de la mort des élus qui, dès cette vie en la chair mortelle, établit leur cœur en la Cité d'en-haut. C'est de cette mort que l'Apôtre parlait : Vous êtes morts, et votre vie se trouve cachée en Dieu avec le Christ (4) : et

(1) Cant., VIII, 5 (cité selon les LXX).
(2) I Cor., XII, 26.
(3) I Cor., XV, 28.
(4) Col., III, 3.

l'amour même est notre mort au monde et notre vie avec Dieu. Car si nous parlons de mort quand l'âme sort du corps, pourquoi n'y aurait-il point mort quand notre amour sort de ce monde? L'amour est donc fort comme la mort. Quoi de plus fort que ce qui triomphe du monde?

N'allez point croire, mes Frères, que cette parole du Seigneur : *Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres,* oublie le commandement plus grand qui nous ordonne d'aimer notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et tout notre esprit : ce grand commandement n'est pas plus étranger au précepte : *Aimez-vous les uns les autres,* qu'il ne l'est à celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux préceptes, dit le Seigneur, contiennent toute la Loi et les Prophètes. Or, il n'est que de les bien entendre, pour retrouver l'un dans l'autre : car celui qui aime Dieu ne peut pas négliger son précepte d'aimer le prochain; et celui qui aime son prochain saintement et selon l'Esprit, n'est-ce pas Dieu qu'il aime en lui?

Voilà l'amour pur de tout amour mondain, que le Seigneur a désigné en ajoutant : *comme Je vous ai aimés.* Qu'a-t-Il aimé en nous, si ce n'est Dieu? non que nous Le possédions déjà, mais c'était pour nous Le donner, pour nous conduire, ainsi que j'ai dit, là où Dieu est tout en tous. On dit bien aussi que le médecin aime ses malades; et que voulez-vous qu'il aime en eux sinon la santé qu'il veut leur rendre, — et non point la maladie qu'il vient chasser? Aimons-nous donc ainsi, pour nous entraîner autant que possible les uns les autres, à force d'amour, à posséder Dieu en nous. Cet amour, Lui-même nous le donne, qui a dit : *comme Je vous ai aimés, ainsi vous vous aimerez les uns les autres.* C'est pour

cela qu'Il nous a aimés : pour que nous nous aimions les uns les autres; en nous aimant, Il nous donnait de nous unir en l'amour mutuel pour constituer, membres joints par un lien si doux, le Corps d'un tel Chef.

C'est par là, dit-Il, *que tous reconnaîtront en vous mes disciples : si vous vous aimez les uns les autres* : c'est comme s'Il disait : Ceux qui ne sont point à Moi possèdent comme vous mes autres dons, et pas seulement l'être, la vie, le sentiment, la raison et cette prospérité que l'homme partage avec les animaux, mais encore les Langues, les Sacrements, la Prophétie, la Science, la Foi, l'abandon de ses biens aux pauvres et le sacrifice de son corps aux flammes : mais parce qu'ils n'ont pas la charité, ils résonnent comme des cymbales, ils ne sont rien et rien ne leur sert. Ce n'est donc pas à ces dons, tout bons qu'ils soient — mais que peuvent avoir ceux qui ne sont pas mes disciples —, ce n'est point à ces dons qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, mais *si vous vous aimez les uns les autres*. O douce Épouse du Christ, belle entre toutes les femmes ! Toi qui montes toute pure, appuyée sur ton Bien-Aimé! Car Celui dont la lumière te fait resplendir te prête aussi soutien pour que tu ne défailles point. C'est de toi que le Cantique, ton épithalame, chante : « La Charité fait tes délices. » Cet amour, loin de perdre ton âme avec les impies, t'a mérité d'être choisie, et il est fort comme la mort, et il fait tes délices. Quelle mort admirable! il ne lui suffit pas d'ignorer la peine, elle est toute délices.

Mais terminons ici ce discours. Il faudra nous y reprendre pour exposer la suite.

SAINT AUGUSTIN,
In Johann. Evang., Tract. LXVII.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La Croisade Eucharistique [1]

Éducation mutuelle, formule d'avenir

Les « Quelques avis pratiques sur la Croisade Eucharistique des enfants » se terminent sur une ligne qui vaut un programme : « *cela tiendra, car ils* (*les Croisés*) *l'ont fait d'eux-mêmes* ». Programme sur lequel le Congrès des zélatrices, Paris 1931, a mis l'accent. On propose à notre idéal d'éducatrices celui de l'homme d'action, du chef : « faire faire ». La zélatrice « fait agir ses apôtres » (Père de Parvillez, 6 février). Elle ne croit pas faire *mieux* en faisant *plus* ; elle se tient dans son rôle qui est de promouvoir l'idéal de l'œuvre, d'organiser les stimulants et de coordonner les efforts; quant au reste, elle sait que chaque âme est chargée de son propre salut. L'esprit d' « autonomie », pour employer un terme cher aux méthodes de pédagogie nouvelle, se développe de plus en plus, il semble, dans la Croisade; et c'est, après les moyens surnaturels qu'elle met en œuvre, son plus sûr garant d'avenir.

L'effacement de l'éducatrice

Seulement, la plupart des femmes françaises, je parle de celles qui n'abdiquent pas leur rôle d'éducatrices, ignorent tout de cet esprit. Elles mesurent leur dévouement au soin direct qu'elles prennent des enfants. Puisqu'elles ont l'expérience, n'est-ce pas à elle de diriger? Le

(1) Voir nos de janvier, février, mars.

bien de l'enfant l'exige. Que d'erreurs, d'imprudences, de malheurs n'évitent-elles pas en prenant toutes les responsabilités, comme c'est leur devoir! Obéir, c'est la certitude pour un enfant de ne pas s'égarer. Désobéir, ou seulement avoir moins à obéir, c'est courir tous les risques. On ne s'y résout pas. On aime trop les enfants. On ne les sèvre que lorsqu'on ne peut pas faire autrement.

Le bon sens paraît avoir raison, parfois, de ces excès de vigilance; laissez votre fils chercher tout seul, dironsnous à ces timorées, la solution de ses petits problèmes pratiques; donnez-lui des occasions de choisir : quel jouet veux-tu emporter au jardin public, quel dessert préfères-tu? On voit certaines mamans ne consentir qu'avec peine à ces abdications : il s'amuserait bien mieux, disent-elles, avec son ballon qu'avec son cerceau; ce fruit lui serait plus sain que ce gâteau. Elles cèdent héroïquement. Mais elles n'abandonnent rien de leurs idées. Et jamais on n'obtiendra d'elles un effacement sur des questions plus importantes. Elles imposeront à leur enfant l'étude du piano, elles régleront l'ordre dans lequel il doit faire ses devoirs, elles choisiront son confesseur, et cela toujours pour d'excellentes raisons qui, évidemment, valent mieux que les raisons contraires qu'alignerait l'intéressé. Zélatrices de Croisade, pendant les réunions elles prendront la parole, et la garderont, parce qu'elles parlent mieux que les Croisés et savent plus de choses. Elles détermineront les tâches de chacun : Voilà comment il faut faire, voilà ce qui te réussira, fais ceci, ne fais pas cela. Promettez une visite au Saint-Sacrement tous les jours de cette neuvaine. Pour cette offensive, prenez la résolution de combattre tel défaut. On les écoute gentiment. On dit avec sincérité : Oui, Mademoiselle. On oublie. On n'est pas intéressé. Tout glisse. Et la zélatrice se plaint : ces enfants sont mous, je n'obtiens rien d'eux.

La Croisade leur donne ce bon conseil : faites agir. Alors elles font agir. « Qui sera secrétaire? » Deux ou trois enfants se regardent. « Vous, Lucienne? — Je veux

bien. — Je vais vous expliquer les fonctions de la secrétaire. » Elle explique. « Vous avez bien compris? — Oui, Mademoiselle. — Voilà du papier; vous avez un crayon? — Oui, Mademoiselle. — Eh bien, il faut écrire! » Mais la secrétaire tourne son crayon dans ses doigts, embarrassée; alors la zélatrice vient à son aide, trace un beau titre, indique les divisions d'un rapport... « Sans cela, dit-elle, jamais cette petite ne s'en tirera! »

L'éducation de la responsabilité n'est pas une science, c'est un art.

C'est aussi une sagesse divine. Est-ce que l'Église a attendu que nous ayons grandi pour nous sevrer, elle qui nous affirme qu'un enfant peut se damner à sept ans, ou moins encore, qu'au même âge il peut communier? Quand ils se confessent, ils font une démarche personnelle, s'accusent, reconnaissent leur responsabilité. Des tout-petits ont été canonisés.

Une Croisée de 8 ans explique ainsi le droit à se conduire qu'on acquiert en prenant de l'âge : « La vie ressemble à un voyage en auto. Quand on est petit, on dort au fond de la voiture. A l'âge de la raison on passe au volant... »

Au fond, il y a dans notre ingérence d'adulte un manque d'humilité. Comme j'aime ce titre d'un petit livre sur la Croisade : « Nos Maîtres les Petits »! Nous apprendrions bien des choses à écouter ces Maîtres. Et d'abord, ce qui leur convient. Nous avons trop de confiance en nos idées. Elles sont rarement adaptées; si elles le sont, c'est avec une allure un peu guindée. Nous voulons trop bien faire et nous compliquons les choses. Quand nous simplifions, c'est à force de râper, tailler, ratisser, dépouiller; nous croyons qu'il faut garder avant tout l'idée, alors que c'est le sentiment qui importe; la vérité, la sincérité, la chaleur du sentiment joints à l'idée juste. Et nous exigerions des petites âmes neuves qu'elles comprennent, qu'elles aiment ces squelettes, qu'elles les embrassent, qu'elles les fassent revivre?

Le génie créateur de l'enfant

On s'accorde à trouver de forme excellente l'acte d'offrande des petits Croisés; or, ce n'est pas une sainte grande personne qui l'a tiré de ses méditations. Les saintes grandes personnes ont rédigé l'acte que récitent les autres grandes personnes de l'Apostolat de la Prière; pour des petits, c'est bien trop long, sévère, difficile à comprendre, autant dire impossible. Un enfant n'a pas besoin de tant de mots, quand il sent; et tant de mots le gêneraient pour sentir. Quand il désire, il dit : « Pour moi »; quand il offre, il dit : « Pour toi ». Le geste achève l'expression. Ce fut un enfant de cinq ans qui, ayant saisi ce dont il s'agissait — la Croisade est basée sur l'offrande à Dieu de la journée, — trouva la formule idéale : « C'est pour vous ma journée! » Comme l'Apostolat de la Prière est une ligue de dévotion au Sacré-Cœur, on la fit précéder des mots : « Cœur de Jésus »; mais il est loisible aux Croisés de dire simplement : « Mon Jésus, c'est pour vous ma journée. » *Pour Vous* : les deux pieds par terre, et l'on commence à vivre son offrande.

La *Revue Rose*, qui s'adresse aux Croisés, est composée en partie d'œuvres d'enfants : travaux de concours, lettres, dessins, photographies de groupes, « épis glanés dans le champ des sacrifices »; tout cela entraîne, stimule, parce que chaque lecteur peut se dire : c'est un enfant comme moi qui a fait cela; *Hostia*, qui rend compte de la vie de la Croisade, s'appuie sur des comptes-rendus de réunions, qui doivent lui être envoyés tous les mois, rédigés par les enfants eux-mêmes. A une réunion de formation de zélatrices (Paris, décembre 1930) une assistante signala ce fait : un des centres les plus vivants fut fondé par une Croisée, qui eut l'idée de réunir chez elle de petites camarades et les enflamma de son ardeur. Action de groupe, action individuelle, l'action des enfants, quand elle est pure de toute pression étrangère, a quelque chose d'irrésistible. Si souvent il n'y aurait qu'à leur

montrer la voie! Un petit Croisé de Marseille appartient à un groupe qui fait campagne contre la mauvaise presse. Voilà la route ouverte. Maintenant représentez-vous cette scène : tout plein de son idée, il regagne sa maison; le petit garçon de l'épicier, sur le seuil de la boutique, tient un illustré dans les mains, « un mauvais journal » : pécheur à conquérir! Le petit Croisé lui dit bonjour gentiment. Le lendemain, il s'arrête une minute et l'on cause de choses et d'autres; la connaissance se fait petit à petit. Le Croisé maintenant n'arrive plus les mains vides; il tient, bien déplié, un *Écho du Noël*, ou tel autre « bon journal »; il le prête, il le donne; finalement le petit épicier ne lit plus les mauvais illustrés, car il s'est abonné à un bon journal d'enfant (*Hostia*, avril 1925).

Les petits apôtres

Quand un Croisé manifeste de ces dons conquérants, il sort bientôt du rang, il devient « petit apôtre ». Ce n'est pas la zélatrice qui le tire d'entre ses pairs, son coup d'œil ne serait pas assez sûr; ce sont les enfants eux-mêmes, qui ne se tromperont pas. On prend seulement la précaution de ne pas les avertir d'avance; ainsi les cabales possibles sont évitées, et le vote a la spontanéité infaillible d'un instinct. (D'autres modes d'élection sont prévus : *Manuel du Petit Apôtre*, *Petit Guide*, etc.; mais celui-ci paraît avoir actuellement la faveur; Avis pratiques, p. 3).

Les chefs élus se distribuent les « hommes », cinq ou six pour chacun, ou bien chaque chef garde ses recrues. On élit aussi aux principales fonctions : présidence, secrétariat, trésorerie; on institue des bibliothécaires, des apôtres des Missions, etc.; la fonction finit par créer l'organe qui manquait, et la liste des titres n'est pas fixée *ne varietur*. Un trait amusant à noter : ce sont les filles qui emploient le plus souvent les mots *général, capitaine, officier, hommes*; les garçons s'en tiennent volontiers aux termes de *petit apôtre* et *croisés* (le Manuel destiné aux

chef enjoint de dire non pas « apôtre », mais toujours, modestement, « petit apôtre »). A noter aussi, comme contre-partie, que certaines fonctionnaires, chez les filles, sont désignées par un terme qui n'a plus rien de militaire; on ne dit pas *officier* des malades ou des missions, mais *ange* des malades, *ange* des missions.

L'autorité des chefs sur les Croisés est plutôt un apostolat par l'exemple, le conseil, l'entraînement, apostolat difficile parfois; la zélatrice s'applique, dans les réunions de groupe, à renforcer cette autorité. Mais surtout elle s'applique à intensifier la formation spirituelle de ses précieux et indispensables auxiliaires; elle les réunit en particulier. Rien d'un sermon : le genre *sermon* est interdit partout (« cela tue l'œuvre », Avis pratiques, p. 4), mais surtout dans les réunions d'apôtres, qui sont à la fois « cercle d'études et conseil de guerre apostolique » (*Manuel du petit apôtre*, p. 16). La devise des apôtres : « que votre règne arrive », et leur mission : recruter des Croisés et les entretenir en ferveur, ce sont choses enthousiasmantes, qu'un commentaire épuiserait peut-être. Le dialogue est plus recommandable, mais vite on passe des paroles aux actes, quitte à revenir, un instant, des actes aux paroles, pour une mise au point qui peut être nécessaire. Les actes seuls, si la pensée s'échappe : formalisme; les paroles seules, si les actes ne viennent pas manifester l'accord de la pensée : verbalisme.

Les actes? Ils sont d'une infinie variété, ceux qui incombent aux petits apôtres : recueillir des abonnements, des cotisations, des feuilles de trésor, distribuer le Bulletin Mensuel, inscrire les noms des nouveaux. Beaucoup de petits papiers... mais aussi de bien grandes choses; et celles-ci protègent ceux-là : « c'est par la prière, le sacrifice, la communion, *ensuite* par la parole conquérante » que le Petit Apôtre recrute et entraîne ses Croisés. Il les présente à Dieu avec lui dans son offrande du matin, il communie et prie pour eux; quand les « volontaires » ont fait un stage suffisant, il donne son avis pour l'admis-

sion définitive (« il ne comprend rien au sacrifice », ainsi un petit apôtre de neuf ans justifiait-il son avis négatif. Abbé Théas, Congrès du recrutement sacerdotal, Toulouse). Le jour de la réception solennelle d'un de ses « hommes », il répond pour lui devant le prêtre. Il transmet les mots d'ordre; il entraîne tous ceux qu'il peut dans des visites au Saint-Sacrement, *courtes*, dit le *Petit Guide* (p. 17); enfin et surtout, il donne le bon exemple. Il lui est recommandé de ne pas passer une semaine sans avoir parlé au moins une fois à ceux dont il s'est chargé, et qui demeurent dans son voisinage ou fréquentent la même école que lui (quand il a constitué son équipe, il a songé à cette facilité matérielle des rapports).

La Croisade n'exige pas de fréquentes réunions de Croisés; question d'opportunité locale. Mais elle insiste sur la fréquence des réunions d'apôtres. Les apôtres une fois bien formés, tout le reste va. Un groupe déclare (Journée des Cadres, filles, décembre 1931) que les zélatrices *assistent* aux réunions des Croisés; mais que ce sont les Croisés qui la font, sous l'impulsion de leur Comité d'apôtres. Un autre, dans un pensionnat de filles également, que ce ne sont pas les zélatrices, mais les élèves des grandes classes qui expliquent aux Croisées des petites classes l'intention du mois.

Le vrai travail de la zélatrice, c'est de former les cadres. Elle ne compte pas sur l'esprit de suite des petits Apôtres; ce ne sont que des enfants; et s'ils travaillent mal, elle ne s'en prend qu'à elle. Qu'a-t-elle fait pour les tenir en haleine, renouveler leur intérêt? « C'est un puissant attrait pour eux que de les mettre sur la piste d'une idée à chercher, puis, lorsqu'ils l'ont trouvée, la suggérer aux Croisés » (*Hostia*, septembre 1930, p. 122). Comment entretient-elle le sentiment de leur responsabilité? Examen de leurs devoirs d'apôtres : ont-ils recruté de nouveaux Croisés, en ont-ils en vue? Ont-ils fait progresser leurs hommes? Ont-ils lu leur *Revue Rose*, y ont-ils trouvé des exemples à suivre? Comment va-t-on mener

la prochaine réunion des Croisés (Manuel des zélatrices, pp. 66-7).

Les journées des Cadres

Élite dans l'élite, les petits Apôtres, à parler en général, le sont réellement. Ils en donnent l'impression irrésistible quand ils sont réunis en grand nombre, comme dans ces journées des Cadres, forme nouvelle, dans la région de Paris, de leurs réunions annuelles.

Deux ou trois cents enfants, de dix à treize ans pour la plupart, réunis dans une grande salle : c'est assez pour créer une atmosphère. D'un seul de ces enfants pris isolément, si, ne le connaissant pas, on n'est pas d'avance accordé à ce qu'il est sous les apparences, comment l'âme impressionnerait-elle la nôtre? C'est trop subtil pour les êtres grossiers que nous sommes; il y faudrait le don de seconde vue d'un Curé d'Ars. Mais multipliez par deux ou trois cents cet impondérable, la puissance mystérieuse de toute cette vie spirituelle vous soulève, et vous ne doutez plus que Dieu règne là. Les autres grandes troupes d'enfants : départs de colonies de vacances, sorties de l'école, salles de cinéma, fêtes populaires, émettent parfois des harmoniés, mais qui se noient dans des discordances; l'âme des foules enfantines n'est pas, d'ordinaire, absolument pure. Ici, les discordances, s'il y en avait, étaient noyées dans l'harmonie paisible d'une âme donnée aux tâches du Christ. Avant que personne ait parlé, on pouvait sentir ce parfum très doux de jeunesse pure, ardente sans pose, disciplinée sans aucune raideur ni contrainte.

La journée des garçons se termina par une partie récréative. Les enfants du patronage qui avait prêté ses locaux furent invités à en jouir. Il y eut de leur côté des cris, un peu de bousculade, et, tout le temps de la séance, du bavardage et du bruit. Le contagion du désordre s'arrêta exactement aux bancs des Croisés. Qui connaît les instincts des garçons de cet âge ne trouvera pas cela naturel. Manquent-ils de vie et de gaieté? Certes non. La première

image projetée fut accueillie par un « A l'envers! » unanime; l'éléphant et le singe eurent le succès auquel des éléphants et des singes peuvent prétendre; une négresse et son sourire excitèrent un rire moqueur; car ces garçons, qui s'intéressent aux âmes des nègres et des négresses, sont de vrais garçons de leur âge, prompts à ridiculiser le sexe faible; et leur charité ne va pas jusqu'à ménager la susceptibilité d'une négresse en effigie. Oui, ce sont de vrais garçons, mais aussi de vrais chrétiens. Il ne semble pas possible qu'ils cessent tous un jour de l'être! Ah, s'ils pouvaient recruter des milliers de petits Croisés, parmi ces gosses anarchiques des patronages, et parmi ces petits païens des écoles! S'ils pouvaient former à leur exemple d'autres centaines de petits Apôtres! On se sent soulevé d'un grand espoir et l'on n'écoute pas la voix découragée qui souffle : qu'est-ce que trois cents garçons dans Paris!

Cette réunion, ainsi que celle des filles qui eut lieu 8 jours après, avait été préparée par un questionnaire auquel les groupes avaient répondu; sur chaque question traitée, le meilleur rapport fut lu par un délégué du groupe, puis la parole donnée à tous ceux qui avaient à y ajouter quelque chose. Les prêtres et religieux aumôniers de Croisade, qui de l'estrade dominaient la réunion, animaient de quelques questions ou réflexions l'atmosphère de la salle. Le président distribua quelques prix, donna le signal de quelques applaudissements. C'était plutôt calme, mais sans apparence d'ennui; et l'on nous dit, un peu timidement, plusieurs choses charmantes. Les petits Apôtres-Croisés savent distinguer les genres : une journée des Cadres n'est pas une séance d'amusement. Mais on n'en revient pas les mains vides. Certaines initiatives originales ont, paraît-il, éveillé des imitations enthousiastes: ainsi, un groupe décida d'avoir dorénavant une *chiffonnière générale*, renchérissant ainsi sur un autre, qui nous avait déclaré compter, parmi ses fonctionnaires, une *chiffonnière*, chargée de recueillir au bénéfice des

pauvres tous les déchets capables d'être utilisés de façon quelconque : vieux vêtements, vieux journaux, chiffons, timbres...

L'un des sujets les plus intéressants du questionnaire concernait en effet les fonctions données aux comités d'Apôtres. Dans plusieurs groupes le secrétaire fait circuler un périodique; ici il est hebdomadaire, c'est un simple manuscrit qu'on lit aux réunions; là, il est mensuel et polycopié à autant d'exemplaires que le groupe comprend de membres; ailleurs, si c'est encore le secrétaire qui le rédige, c'est l'aumônier qui l'imprime. La visite des malades est organisée dans plusieurs centres; une question du président attira l'attention des zélatrices sur la nécessité de contrôler la liste des personnes à visiter; un groupe se limite aux enfants malades.

La seconde question concernait les moyens mis en œuvre pour rendre attrayantes les réunions; à entendre certaines réponses, on s'étonnerait que les enfants se fissent prier pour venir. La troisième, les missions; la lecture du rapport primé et l'échange de vues qui suivit évoquèrent quelques scènes assez pittoresques : quand on s'intéresse aux missions, quand on a adopté un missionnaire, on prie pour lui, certes; mais aussi on lui envoie de l'argent; comment s'en procurer? Les uns ont pris le parti de tout ramasser, tout, ou presque, pouvant se monnayer; d'autres improvisent des ventes aux enchères, « dès qu'on a quelque chose qu'on ne veut plus »; d'autres achètent des sucettes très bon marché, prix de gros, et les revendent très cher; que sais-je? Tout cela doit être fort amusant, en même temps que charitable. Au sujet de la feuille envoyée chaque mois au centre régional, on nous donna plusieurs indications utiles sur la manière de recueillir et totaliser les feuilles de trésor; le Père de Parvillez demande qu'elles restent à l'ordinaire le secret de chaque Croisé. Il y avait encore une question sur les lectures, et une autre sur les journées de récollections et les retraites de Croisés.

Si l'on pouvait faire une différence entre les filles et les garçons d'après ces deux seules journées des Cadres, ce serait à l'avantage des fillettes en ce qui touche à la piété proprement dite. Un groupe constitue une garde d'honneur au Saint-Sacrement les jours d'adoration, un autre a institué la méditation journalière de dix minutes; un autre passe à l'église à la sortie de l'école, à 11 heures et à 4 heures; et l'on reste dix minutes : « *nous méditons en nous-mêmes,* dit la fillette, d'une petite voix, qui, j'espère, a été entendue de toutes, *sans avoir de livres* ». Les petites filles, il faut le croire, ont plus de vie intérieure que les garçons; ceci n'est pas le premier témoignage qu'on en puisse citer.

Chez les garçons, le point de vue purement spirituel fut rappelé plutôt par les prêtres qui dirigeaient les débats. « Pourquoi, demanda-t-on à un Croisé, mettez-vous vos feuilles de trésor sous le calice pendant la messe? »; et à un autre : « Pourquoi êtes-vous Croisé? » L'enfant répondit, sans chercher : « Pour aider Jésus à sauver les âmes. »

L'avenir de la Croisade

Je suis Croisé pour aider Jésus à sauver les âmes! c'est beau d'imprégner d'un tel idéal l'esprit d'un gamin de Paris, qui deviendra ouvrier, sera sollicité par des meneurs de grève, des délégués de Moscou, la presse athée. S'il a ainsi compris sa Croisade, qu'il en reste, même quand il en aura dépassé les formes, sous la bannière du Jocisme ou toute autre.

Et nos petites Croisées, si tendres pour le Jésus du Tabernacle, qu'elles gardent leur tendresse pour en pétrir le cœur des petits Français de demain!

Beaucoup, parmi elles, se réserveront à l'enfantement des âmes, sous une règle religieuse. Beaucoup, parmi leurs frères, choisiront d'être ouvriers des moissons du Seigneur; ou plutôt, c'est dans leurs rangs que sera le mieux entendu l'appel du Seigneur.

On l'a vérifié déjà : la Croisade est une pépinière de vocations supérieures. Pour cette seule raison, elle mériterait qu'on la propageât, ou au moins qu'on en étudiât les méthodes; et celui qui voudrait ensemencer une autre pépinière se devrait d'avoir encore plus de zèle, encore plus d'habileté, encore plus de succès, et d'obtenir les résultats d'une ferveur encore plus bénie. L'œuvre du recrutement sacerdotal a tout particulièrement attiré l'attention des Congressistes de Toulouse (1930) sur les bienfaits de la Croisade eucharistique des enfants, et a adopté plusieurs vœux tendant à l'établissement de la Croisade dans toutes les paroisses et groupements d'enfants, à l'initiation de tous les grands séminaristes à ses méthodes, à la formation d'apôtres, de zélateurs et de zélatrices.

Des zélateurs, des zélatrices! C'est toujours le même appel. Pour combien d'œuvres l'entend-on! Beaucoup d'âmes y répondent, et, pour ne parler que des jeunes filles, toutes celles qui valent quelque chose font maintenant quelque chose. Hier, les ouvroirs et les dispensaires; aujourd'hui, sans que ces formes de la charité soient périmées, d'autres se sont multipliées, plus pressantes encore, qui ont soin des âmes, et, au premier rang, ces trois œuvres d'éducation : catéchisme, croisade, scoutisme. Jamais il n'y aura assez d'ouvrières. Que celles qui le peuvent, s'étant données à l'une, se prêtent encore aux autres. Les répétitions de catéchisme, faites par une zélatrice de Croisade, ménageront mieux la part de la piété; les meutes de louveteaux ou les rondes de Jeannettes, dirigées par une catéchiste-zélatrice, seront plus profondément formatrices; et tout cela va très bien ensemble. Il ne s'agit pas de faire passer toute une meute à la Croisade, ou de coiffer du béret à tête de loup tous les Croisés d'un groupe, mais de favoriser le cumul pour quelques-uns; tous gagneront au contact, et le catéchisme bénéficiera d'une double élite.

Quant aux catéchistes-zélatrices-cheftaines, elles élargiront leurs points de vue et compléteront leur formation

pédagogique de ce que chaque discipline apporte aux autres.

Et quant aux œuvres, chacune des trois a sa rouille qui la menace; pour le catéchisme c'est le verbalisme; pour le scoutisme c'est le naturalisme; pour la Croisade, qui paraît à l'abri du verbalisme et du naturalisme, c'est l'artificiel. Bien appuyée, comme le catéchisme, sur la doctrine de vérité; bien vivifiée, comme le scoutisme, par l'action personnelle, on a raison d'y voir une méthode complète d'éducation chrétienne. La vérité, la vivacité du sentiment, l'activité : toute la vie de l'enfant. Offrande totale de l'être unie à l'offrande totale du Christ, pour le salut du monde; et sans doute, d'abord, à la gloire de Dieu. Programme magnifique en vérité, et tel qu'un cœur de chrétien n'en voudrait proposer un autre.

MARIE FARGUES.

*
* *

Quelques indications bibliographiques pour le lecteur qui désire des précisions (tous ces tracts et brochures se trouvent à l'Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse) :

Nos Maîtres les Petits, par le Père MARMOITTON, S. J. — Brochure de propagande pour les prêtres et les éducateurs, 32 pages, 12×18; montrant par des exemples vécus, en quatre petits chapitres, comment le Croisé vit sa devise : Prie! — Sacrifie-toi! — Communie! — Sois apôtre!

Sur les pas de Tharcisius, Des petits vicaires pour nos paroisses, du même.

Petit Guide de la Croisade eucharistique, par le Père DERÉLY, S. J. Plaquette de 22 pages, 9×13.

Titres des divisions : Ce qu'est la croisade. Comment installer la Croisade, aux points de vue canonique, administratif, pratique. Comment faire vivre la Croisade. — Renseignements substantiels et précis.

Quelques avis précis sur la Croisade eucharistique des enfants, tract de 4 pages qui complète heureusement le *Petit Guide*, et peut même le suppléer.

Manuel des Zélatrices de la Croisade, par le Père Derély, 96 p., 9×14. Développe le *Petit Guide* et fournit, avec des thèmes de méditation, des suggestions pratiques précieuses. Il existe également un *Manuel des Zélateurs*.

Plan de formation pour nos Croisés (plan général).
Formation préliminaire de nos Croisés :
Plan pour la première réunion ; ce qu'est la Croisade.
Plan pour la deuxième réunion : l'Offrande.
Plan pour la troisième réunion : le Sacrifice.
Plan de formation pour les Apôtres.

Ces cinq feuilles séparées, que suivront des plans pour les réunions suivantes : La Communion — L'Apostolat — Le Pape — La Lettre du Pape : Billet mensuel — La Réponse au Pape : Trésor —, peuvent beaucoup aider les débutantes. Elles ont paru d'abord dans l'*Avion*.

Les brochures de M. l'Abbé Théas, sur *la Croisade eucharistique et le Sacerdoce*.

Revues :

Hostia, revue mensuelle d'ascèse et d'action eucharistique, 40 p. in-8°.

L'Avion, organe mensuel des États-Majors de la Croisade, 7, rue Deville, Toulouse. Les États-Majors sont composés, dans chaque région, des plus actifs parmi les zélateurs et zélatrices.

A l'usage des enfants :

Veux-tu être de la Croisade, petit tract de 4 pages servant de billet d'admission.

Petit Manuel du Croisé, 14 pages, 9×13. Très élémentaire.

Manuel du Petit Apôtre de la Croisade, 24 pages, 9×14 ; analogue pour les enfants à ce qu'est le Manuel de la zélatrice pour les grandes personnes.

Hostia, revue mensuelle d'Ascèse et d'Action eucharistique, 40 pages, in-8°, tous les mois.

Revue Rose, chronique de la Croisade eucharistique (2e partie d'*Hostia*) paraissant à part, tous les mois, sous une couverture rose illustrée (24 p. in-8°).

Les simples croisés se contentent d'ordinaire du *Petit Bulletin de la C.E.* (consignes du mois).

Pour la lecture spirituelle

La modernité du P. Lacordaire (1)

Le centenaire de l'école libre vient de raviver en beaucoup d'esprits le souvenir du P. Lacordaire et la gratitude pour la part qui lui revient dans le renouvellement du catholicisme en France. L'heure est donc propice pour parler de lui. Mais il sied d'en parler avec une précise exactitude.

Extraire de ses écrits une Biographie du P. Lacordaire, l'entreprise pouvait paraître hasardeuse. Sans doute, la copieuse *Correspondance* publiée et des écrits comme le *Mémoire pour le rétablissement de l'Ordre des Frères Prêcheurs en France* et surtout le *Testament* constituaient une mine précieuse de renseignements. Cependant une biographie qui n'aurait pas d'autres bases ne serait-elle pas criblée de graves lacunes ? Et puis, uniquement composée d'extraits tant bien que mal alignés, ne risquerait-elle pas de ressembler à un fichier ? Comment espérer qu'elle puisse rendre la continuité et, à supposer qu'elle en ait une, l'unité de la vie du P. Lacordaire ? Ou même mettre en juste lumière les traits distinctifs de son âme ?

Le résultat prouve, non pas que ces difficultés n'existaient pas, mais que les craintes qu'elles paraissaient justifier étaient vaines. Les lacunes graves se sont trouvées être assez peu nombreuses, et il a été facile de les combler par de dis-

(1) Lacordaire, *Sa Vie par lui-même,* Marseille, éditions Publiroc, 1931.

crets emprunts textuels aux meilleurs biographes du Père, spécialement au P. Chocarne, qui fut le témoin de ses dernières années et son intime confident. Pour échapper à la sécheresse et au décousu d'un fichier, il fallait, avec beaucoup d'ordre dans l'esprit, un discernement très sûr des morceaux à choisir et beaucoup d'adresse littéraire. L'auteur possède tout cela et, inspiré par une secrète piété filiale, en a fait un excellent usage. Au point de vue technique, l'ouvrage, avec la sommaire indication des sources en marge et sans vaine surcharge d'appareil critique, est une franche réussite.

Quelle magnifique biographie directe, vivante et émouvante ! Ainsi qu'il le déclare, dans un Avant-Propos d'une page, net et sobre, un petit chef-d'œuvre, l'auteur n'y paraît pas. Le héros parle seul, avec ce mélange exquis de simplicité et de noblesse qui le caractérise, avec son admirable droiture, avec cette force de raison qui frappe davantage à mesure qu'on le connaît mieux et qui, plus encore que les traits par lesquels il est matériellement de son temps, font sa durable modernité. Nos pensées et nos mœurs ont évolué depuis qu'il a disparu, et le XX^e^ siècle a succédé au XIX^e^. Beaucoup de choses nous paraissent aujourd'hui naturelles qui, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, faisaient figure de hardiesses à demi révolutionnaires. De justes conquêtes ont été consolidées, en même temps que tombaient de jeunes illusions. Notre monde contemporain, soit dans l'ordre de la pensée, soit dans l'ordre de l'action, soit dans l'ordre de la vie surnaturelle, est devenu plus technique par souci de réalisme. Mais à qui repasse en esprit la suite des événements, il devient évident que le P. Lacordaire, par la supériorité de sa raison plus encore que par la noblesse et la générosité de son cœur, se place au premier rang de ceux qui nous ont libérés, qui ont libéré surtout notre pensée, notre vie, notre action religieuses, des routines, du dessèchement, des étroitesses, des entraves d'un passé qui fut glorieux, mais qui était mort, et auquel nous paraissions rivés.

Nous disons : par la supériorité de sa raison qui, trop tard pour qu'il lui fût possible de se l'assimiler pleinement, lui permit d'entrevoir la valeur libératrice de la synthèse de saint Thomas. Nous devons ajouter : par la profondeur et l'admirable sérieux de sa vie surnaturelle, qui lui a fait retrouver toute la sève du Christianisme antique et éternel. Restaurateur en France de l'un des grands Ordres religieux

en lesquels, lors du renouveau spirituel du début du XIII[e] siècle, s'est affirmée et réorganisée l'impérissable vitalité de l'Église catholique, il a puissamment contribué à rouvrir, dans notre pays que le rationalisme banal du XVIII[e] siècle avait desséché, les sources profondes et traditionnelles de la vie de la Grâce.

Grande et très grande figure, en vérité, dont la lumière, rehaussée plutôt que ternie d'ombres bien légères et toujours nobles, remplit ce beau livre. Comment douter qu'il ne plaise à la jeunesse étudiante et ouvrière, à laquelle l'ont spécialement destiné et l'auteur et l'ancien universitaire, devenu l'un des pionniers de notre colonisation africaine, qui en a conçu l'idée ?

Rome.

A. Lemonnyer, O. P.

La Bibliothèque patristique de spiritualité

Signalons tout de suite à nos lecteurs cette heureuse nouvelle que constitue l'apparition des quatre premiers volumes de la *Bibliothèque patristique de spiritualité*, publiée par la librairie J. Gabalda et Fils, sous la direction de M. P. de Labriolle (1).

Jamais peut-être, avec autant d'ardeur qu'aujourd'hui, les fidèles n'ont étudié les grands maîtres de la vie spirituelle. Les éditions des œuvres de sainte Thérèse se multiplient, et la vie de saint Jean de la Croix trouve d'innombrables lecteurs. Il convenait de ramener l'attention des esprits vers les plus anciens des écrivains ascétiques et mystiques, vers ceux qui, les premiers, ont tracé aux âmes le chemin de la perfection.

L'entreprise pouvait cependant paraître audacieuse, non seulement parce que bien peu nombreux sont ceux qui savent lire les textes grecs ou latins, mais surtout parce que les écrits des Pères sont souvent longs, compliqués, embarrassés de mille pensées qui nous sont devenues tout à fait étrangères. Il fallait donc choisir, parmi les meilleurs, des ouvrages assez courts, pour être publiés en entier, assez actuels en même temps pour intéresser les lecteurs du XX^e^ siècle.

Il semble que les premiers choix aient été particulièrement heureux, et que les quatre volumes parus soient de nature

(1) *Bibliothèque patristique de spiritualité* : Choix d'écrits spirituels de saint Augustin, par P. de Labriolle, 8 francs; — Origène : De la prière; Exhortation au martyre, par G. Bardy, 12 francs; — Lettres spirituelles de saint Jérôme : I, La doctrine spirituelle, par D. Gorce, 10 francs; — Méthode d'Olympe, Le banquet des dix Vierges, par J. Farges, 9 francs. — Les quatre volumes ensemble, 35 francs. — Paris, J. Gabalda et fils, 1932.

à satisfaire les plus exigeants. Aux chrétiens de nos jours, ils font connaître deux Pères Grecs, Origène et saint Méthode d'Olympe, et deux Pères latins, saint Jérôme et saint Augustin. A vrai dire, nul n'ignore ces derniers, bien que peu consentent à les lire; mais Origène et Méthode ont, parmi nous, de trop rares admirateurs, et il était nécessaire de les faire sortir de l'ombre où l'oubli les avait si longtemps ensevelis.

Origène est ici représenté par deux petits traités : *Sur la prière* et *Exhortation au martyre*. Le livre *Sur la prière* prétend étudier et résoudre toutes les questions qui se posent au sujet de la prière chrétienne : Pourquoi prie-t-on? qui prie-t-on? comment prie-t-on? — et donner ensuite un commentaire détaillé de l'oraison dominicale. Origène ne serait plus lui-même, s'il s'interdisait ici toute longueur ou toute digression, et, parfois, nous le surprenons en train de s'égarer dans des chemins obliques; mais, dans l'ensemble, son ouvrage témoigne d'une composition rigoureuse et il nous montre bien avec quelle piété profonde priaient les chrétiens du III^e^ siècle. L'*Exhortation au martyre* est plus prenante, parce qu'elle est un écrit de circonstance : rédigée au plus fort de la persécution de Maximin, elle encourage deux amis de l'auteur à souffrir pour le Christ : les lecteurs du XX^e^ siècle aimeront à trouver là l'écho à peine affaibli de l'enthousiasme des martyrs.

Saint Méthode d'Olympe nous donne, sous le titre de *Banquet*, un bel éloge de la virginité. Nombreux avant lui avaient été déjà ceux qui avaient chanté les gloires des vierges chrétiennes : il peut suffire de rappeler ici les noms de Tertullien et de saint Cyprien, mais saint Méthode renouvelle en quelque sorte son sujet par la manière dont il le traite, par la forme dialoguée qu'il utilise, par la multiplicité des arguments qu'il fait valoir. Il parle et écrit en sage; et, tout en imitant Platon, il se montre authentiquement chrétien pour louer ceux et celles qui suivent l'Agneau partout où il va.

Il est inutile de dire que saint Jérôme fait, avec saint Méthode, le plus violent contraste : c'est la même doctrine, mais exposée d'une manière si différente! Après avoir lu le *Banquet*, qu'on lise la lettre à Eustochium : il s'agit encore de la virginité, mais le docteur occidental se montre ardent,

chaleureux... tellement que certaines de ses pages, un peu longues, ont été supprimées dans la présente traduction. Le choix de lettres qui est ici présenté est d'ailleurs excellent; nous pouvons, en les lisant, y trouver l'essentiel de la doctrine de saint Jérôme sur la virginité, sur l'éducation des clercs, sur l'étude de l'Écriture Sainte, sur la viduité, sur l'éducation des filles. Un second volume doit nous montrer comment les dirigés du grand docteur accueillaient ses enseignements.

Saint Augustin enfin nous est présenté par le petit traité sur le soin des morts, par quelques lettres spirituelles, par la Règle et par des pensées et des maximes choisies à travers son œuvre. Il était difficile de faire mieux en un petit volume. Saint Augustin est si ample, si riche, si varié, qu'il fallait savoir se borner, et le choix accompli est excellent. Mais il n'est pas défendu d'espérer que de nouveaux traités viendront quelque jour s'ajouter à ceux-ci, et nous feront davantage entrer dans l'intimité de l'évêque d'Hippone.

Tel est, en bref, l'état de la *Bibliothèque patristique de Spiritualité*. Si banale que soit devenue la formule, il est exact de dire qu'elle comble une lacune; et beaucoup, semble-t-il, s'en étaient rendu compte, car d'autres tentatives avaient été naguère ébauchées en ce sens, sans parvenir à prendre corps. Réjouissons-nous d'autant plus de voir, après une longue attente, arriver ces premiers volumes, et faisons-leur bon accueil.

G. Bardy.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

I. — Auteurs anciens

Saint François de Sales. *Ce qu'il faut connaître de ses œuvres.* Par Fabius Henrion. — Paris, Mame, 1932; in-16, 165 pp.

Simples extraits, assez fragmentaires, destinés surtout à faire connaître saint François de Sales comme écrivain.

II. — Auteurs actuels

Morale catholique

Abbé Jacques Leclercq. *Le retour à Jésus.* — Paris, Beauchesne, 1931; in-8°, 374 pp., 25 fr.

Dans ce livre excellent, le premier d'une série d'*Essais de Morale Catholique*, l'abbé L. rappelle que le christianisme est avant tout une *religion* et a donc pour objet premier les rapports entre l'homme et Dieu. Ayant précisé la nature de ces rapports, l'auteur expose le devoir de tendre à la perfection, étudie les vertus théologales, et montre dans l'abandon et la simplicité les plus hautes cimes de la vie chrétienne. L'ouvrage est à la fois substantiel et de lecture agréable. Il aborde les problèmes fondamentaux de la morale d'une façon directe et réelle, intéressante et actuelle. Beaucoup de cercles d'étude l'utiliseront avec grand profit. On aimerait que le plan général en fût indiqué dès le début, dans l'Avant-Propos par exemple.

Confiance

Daniel Considine, S. J. *Paroles d'encouragement.* Traduit de l'anglais par G. de Vaulx de Champion. — Louvain, Museum Lessianum, 1932; in-12, 124 pp.

Ces *Paroles* sont tirées des causeries et des lettres du P. C. Elles s'adressent spécialement aux âmes déjà en route vers la perfection mais « trop anxieuses dans la recherche du divin Maître », et leur prêchent la confiance, l'abandon, l'entrain, la prière, la sanctification dans le présent concret, la patience. Pleines de bon sens religieux, de vérité et de finesse psychologique, elles sont bien faites pour apprendre à se simplifier et à sortir de soi pour se jeter en Dieu; tout au moins en donneront-elles le désir et la tendance. La manière libre de l'exposé, la souplesse du style, l'élégance de la présentation typographique, en rendent la lecture fort agréable.

Souffrance

Ad. Tanquerey, P. S. S. *La Divinisation de la Souffrance.* Nouvelle série des dogmes générateurs de la piété. — Paris, Desclée et Cie, 1931; in-16, x-170 pp.

Ce petit volume — le dernier du vénéré M. Tanquerey — se propose d'expliquer « comment Jésus *vit* et *souffre* en nous pour nous aider à surnaturaliser et même à *diviniser* nos douleurs ». Les considérations se répartissent sous trois chefs : 1° Jésus, notre Rédempteur, divinise la souffrance en sa propre personne. — 2° En un sens large, Il divinise les souffrances de sa Mère, associée d'une façon spéciale à l'œuvre de la Rédemption. — 3° En un sens analogue, Il divinise aussi les souffrances de tous les membres de son corps mystique. — Les deux premières parties commentent l'Écriture. Simples et sans vaine littérature, elles demeurent pieuses, chaudes, et parfois émouvantes. Une réserve de détail : à propos de la plainte si religieuse du Christ mourant : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné », quelques expressions un peu trop fortes pourraient faire croire, à tort, que Jésus se croit maudit de son Père et séparé de Lui (p. 53). — La troisième partie énumère les diverses souffrances humaines et enseigne la manière de les sanctifier, en s'y résignant

d'abord, puis en les aimant. Ces considérations apporteront aux âmes chrétiennes lumière et courage ; les dernières pages, sur la *folie de la Croix*, n'ont pas la belle clarté du reste.

Vie religieuse

Un Supérieur de Communauté. *La Supérieure parfaite. Notions ascétiques et canoniques pour le gouvernement des Communautés de Sœurs à vœux simples.* — Paris, Haton, 1931; in-16, x-175 pp.

L'ouvrage traite avec précision et exactitude de tout le gouvernement, spirituel et temporel, de ces communautés (différentes supérieures, supérieur ecclésiastique, confesseur, profession religieuse et vœux, clôture, dot, administration des biens). Les supérieures y trouveront d'utiles conseils pour éviter les écueils qui sont à craindre dans l'exercice de leur autorité; peut-être regretteront-elles des remarques déplaisantes sur certaines congrégations, et quelques expressions un peu trop familières; sans doute verront-elles mal comment l'obligation de tendre à la perfection se distingue de l'obligation d'observer fidèlement les vœux et de se conformer à la Règle et aux Constitutions (p. 114).

Jésus-Christ

Henri du Colombier. *Sauveur du monde.* — Lyon, Vitte, 1931; in-8°, 296 pp.

Jésus-Christ est notre Bienfaiteur, notre Modèle, notre Vie; sa Personnalité nous attire; la Royauté du monde lui appartient. Ce livre nous le rappelle, en de courts chapitres un peu secs et disparates mais vivants, et dégage les conclusions pratiques de ces grandes vérités, que nous ne méditerons jamais trop.

Louis Lefebvre. *Le Christ aux armées.* — Louvain, Éditions Rex, 1931; in-8°, 120 pp.

L'auteur tente d'analyser les réactions psychologiques des combattants de la grande guerre dans les souffrances et devant la mort, et le réveil chez eux du sentiment religieux.

Essai littéraire tout simple, dont certaines pages émeuvent parce qu'elles ont été vécues.

P. Ignace-Marie, O. F. M. *Le Calvaire et l'Autel.* Nouvelle édition. — Paris, Librairie Saint-François, 1931; in-8°, 183 pp., 10 fr.

Ces *Élévations* sur le Chemin de la Croix, écrites spécialement pour les tertiaires de Saint-François, orientent vers la Sainte Eucharistie la dévotion à la Passion.

Église

Janin, S. Sp. *La voie vers le but.* Conférences de Carême prêchées à la Cathédrale de Fort-de-France. — Toulouse, Basuyau et Cie, 1931; in-12, 190 pp.

L'Église seule permet d'atteindre Dieu. Voie étroite, elle est divine, humaine, universelle, féconde; formant sur la terre une société visible, elle conduit au royaume éternel. Ces conférences, de lecture facile, rapportent avec franchise les objections courantes contre l'Église et y répondent avec sérieux.

J. Lacau, S. C. J. *Précieux trésor des Indulgences.* Deuxième édition. — Turin, Marietti, 1931; in-16, xvi-481 pp., 13 fr. 50.

Ce bon manuel sera surtout utile aux prêtres du ministère. Il contient en particulier un formulaire pour indulgencier les objets de piété.

Le Saulchoir.

fr. J. Périnelle, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).